

REGIS LESAGE



L'ours des dieux
n'est pas attentionné



Nouvelles

L'ours des dieux n'est pas attentionné

Je ne sais pas comment j'ai fait pour rentrer chez moi. J'avais les yeux voilés et le visage ruisselant de larmes. Je n'y voyais pas grand-chose. C'était comme si j'avais roulé sous une pluie battante avec des essuie-glaces qui n'en peuvent plus. Je ne pris pas la peine de rentrer la voiture au sous-sol, je la laissai dans la rue. J'étais pressé de m'enfermer seul avec ma douleur. Je grimpai dans ma chambre et fermai la porte derrière moi et là, je ne me sentis plus pressé, j'allais pouvoir donner tout mon temps et toute mon attention à cette douleur que je contenais tant bien que mal. Je mis ma parka sur le dossier de la chaise sur laquelle je m'asseyais pour écrire. Je défis mes chaussures, je les rangeai soigneusement près de l'armoire, puis je m'assis sur le lit et pivotai en repliant les jambes sous moi ; je saisis un oreiller et le pressai fortement contre ma poitrine. Je restai immobile quelques instants. Ensuite, après une profonde inspiration, je m'autorisai enfin à hurler, sûr que personne ne m'entendrait.

Un long cri rauque sortit de ma bouche. Un cri dans lequel j'avais mis toutes mes forces. C'était un hurlement d'incompréhension à l'adresse du ciel, un énorme « POURQUOI? » qui venait de loin. Oh oui, ça venait de loin ! Et je ne me souviens pas d'avoir eu autant de chagrin auparavant. Mon « POURQUOI » ne tint pas toute la durée de l'expiration, alors je le répétai jusqu'à ce que mes poumons ne pussent plus rendre d'air.

Je recommençai plusieurs fois avec la même vigueur, puis je m'arrêtai pour écouter. La chambre était calme, on entendait les bruits familiers de la rue et quelques pies piaillaient sur la pelouse. Je n'attendais pas vraiment de réponse à mon « pourquoi » mais il en vint une quand même. Non pas une réponse en mots comme on a l'habitude d'entendre, mais une certitude silencieuse. Je venais de percevoir en une fraction de seconde que le départ de Léa était prévu, que c'était dans l'ordre des choses, que l'immense peine qui m'était tombée dessus dans l'après-midi avait un sens.

C'était trop tôt pour savoir lequel ; c'était là comme une épreuve à surmonter, une épreuve pour grandir, et de savoir que cela en avait un suffit à suspendre mon chagrin. La douleur s'en alla.

Je restai sur mon lit, sans bouger. Je ne souffrais plus et ça me sembla bizarre. J'étais désemparé par le vide que je ressentais. Il y a quelques minutes je ne voulais plus de cette douleur tellement elle m'envahissait et à présent, je ne ressentais plus rien. J'étais bien obligé de reconnaître qu'elle me manquait.

Elle me manquait parce que je pensais qu'elle était le témoin de l'amour que j'avais pour Léa et cette absence me fit, tout à coup, douter que je ne l'eusse jamais aimée. Cette idée me fut insupportable.

Deux jours plus tard, le chagrin revint en force et ne me quitta plus de l'été. Je perdis quinze kilos.

*

Moi, Auber Danestal, je suis Normand et ça se voit à cause de mon nom. Dans la famille, on s'est toujours intéressé à l'épopée des Vikings en Basse Seine à cause de notre nom qui veut dire « la vallée des Danois » comme la ville de Darnétal à l'est de Rouen. Mon père voulait que je me prénomme Osbern, l'Ours des Dieux. Ma mère refusa. Pour ne pas déplaire complètement à mon père, elle choisit la forme francisée plus douce d'Auber. Moi, lors de mon entrée en sixième je décidai de m'appeler Abel. Depuis, Auber est passé à la trappe et plus personne ne m'appelle ainsi.

Ca fait douze ans que je me rends à la Cité chaque jour. Depuis peu, je travaille comme infographiste au Ministère de la Culture. Je fais des photos et des textes pour présenter les manifestations culturelles de la région sous forme d'affiches ou de dépliants.

La Cité Administrative St Sever : un grand immeuble en « E » qui donne sur la Seine, une bâtisse aux fenêtres identiques strictement alignées où les gens se perdent quand ils vont faire leurs démarches parce qu'à l'intérieur, c'est fait de cases toutes pareilles. Là-dedans, avant de devenir infographiste, ce qui me sauvait de la tristesse, c'était le fleuve qui coulait au pied dans un sens puis dans l'autre suivant les heures de la marée, ainsi que la vue sur Rouen. Par les fenêtres, je pouvais faire courir mon regard sur les toits gris de la vieille ville, sauter de clocher en clocher : de celui de St Ouen à celui de St Maclou, puis à celui de la Cathédrale qui perçait parfois les nuages ; on aurait dit une fusée en train de décoller, une fusée gothique avec sa lanterne en guise de satellite à mettre sur orbite. Ensuite, je pouvais musarder du Beffroi au Donjon, et m'attarder sur les vertes collines derrière encore vierges de construction. Mais bien plus que le paysage, c'était Léa qui me sauvait de la tristesse et pour Léa, c'était moi.

J'ai commencé à la Cité en travaillant dans un service des Impôts qui distribuait des crayons, des gommes, du papier et des cartouches d'encre, et toutes choses qui servent à faire des dossiers. Léa venait s'approvisionner régulièrement et restait à parler avec les gens du service. A la cantine, elle mangeait à la même table que nous. C'est une femme grande et mince qui était souvent vêtue de noir ; un chandail noir à large col, ou un corsage parfois, laissait voir la naissance de sa poitrine blanche et délicate, une jupe noire et courte soulignait sa taille fine et montrait ses jambes fuselées. Elle avait des cercles d'or aux oreilles et un rouge à lèvres bien rouge qui encadrait de belles dents blanches quand elle souriait. Et elle souriait souvent, ou plutôt elle riait, car elle aimait rire.

Avant la Cité, j'avais travaillé dans un établissement public qui faisait des études informatiques. Je ne m'y étais pas vraiment senti à ma place et comme je pensais qu'il n'y aurait pas de place pour moi ailleurs non plus, j'avais pris une disponibilité pour aller « faire du mouton dans les Causses », comme on disait dans les années soixante-dix quand on voulait quitter la société de consommation pour aller vivre autrement. Comme ça n'avait pas marché, j'étais revenu ; on m'avait casé à la Cité. Je savais qu'en redevenant fonctionnaire, j'aurais l'impression de remettre un vieux costume trop petit, humide et froid. En comptant et distribuant des fournitures toute la journée, je me sentais bien plus étriqué qu'auparavant surtout quand on est sous la surveillance de petits chefs pointilleux et mesquins, des gens encore plus étriqués que moi, sauf qu'ils ne le savaient pas, alors que moi oui puisque j'en souffrais. Ce qui faisait qu'ils ne m'aimaient pas.

Dès mes premières journées dans le service, Léa sut qu'on médisait de moi et ça l'avait révoltée. Plus tard, on avait même dit que je ne foutais rien tandis qu'on se farcissait le boulot à ma place. « On », c'était les gentils collègues que je considérais comme des copains. Mais elle, elle m'avait observé et elle savait que les accusations qu'on portait contre moi n'étaient pas fondées. J'en souffrais beaucoup, elle l'avait remarqué. J'étais déprimé et amoindri par l'échec de mon entreprise libertaire. Et pour ne pas m'appesantir sur mon sort, je me forçais à m'adapter. Mais je m'y prenais mal. Plus je cherchais à bien faire pour dissimuler, malgré tout, mon manque d'intérêt — j'avais peur d'être jugé comme ne voulant rien foutre — plus mes collègues se débarrassaient de leur tâche sur moi. En fait, j'en faisais plus que les autres.

J'intriguais beaucoup Léa. Elle se disait : « Mais qu'est-ce qu'il vient faire ici ce gars-là avec tout ce qu'il a vécu, tout ce qu'il sait ? Il n'a rien à voir avec les gens d'ici, ce n'est pas le même monde ! »

Et Léa m'intriguait beaucoup. C'est son visage qui m'avait accroché en premier, son nez en trompette et son menton large, ses lèvres fines et son teint blanc. J'avais vu son profil de trois quart arrière un jour qu'elle était venue saisir des commandes à l'ordinateur, je m'étais tenu derrière elle et je l'avais observée. Je n'avais jamais vu un tel profil : à la fois anguleux et très doux, concave et rond. Un profil unique. Je parlais souvent avec elle et trouvais la discussion plaisante. Elle était cultivée et s'intéressait à beaucoup de choses. Elle avait une vision du monde très large et les façons d'être originales lui plaisaient. Une fois, je l'avais trouvé plantée au pied de l'ascenseur avec des collègues qui s'attendaient mutuellement pour se rendre à la cantine. Elle se tenait un peu à l'écart serrant dans ses deux mains l'anse d'un petit sac à main démodé. Elle dépassait d'une tête les autres filles et, l'air godiche, était restée silencieuse s'obligeant à s'intéresser à des histoires de gosses malades, de mon-mari-cest-mon-mari-cela, de qu'est-ce-que-je-vais-faire-à-manger-ce-soir, des bavardages de bonnes femmes en somme. J'avais vu ses vains efforts pour s'intégrer au groupe. C'était pathétique et ça m'avait touché. Je savais qu'elle ne trouverait jamais avec ces femmes, un échange fructueux qui eût nourri sa curiosité. Cette fille intelligente et jolie n'était pas à sa place.

Comme chacun voyait chez l'autre ce qui n'allait pas, chacun eut envie de l'aider à sortir de l'ornière dans laquelle il ne manquait pas de s'embourber à chaque fois qu'il cherchait à s'adapter. Nous avons donc décidé de cheminer ensemble, de se questionner mutuellement pour trouver une solution à notre problème.

J'ai passé du temps à écouter Léa, au moment des pauses et puis le soir après le travail. Et il fallait être attentif car elle était tatillonne, elle voulait tout savoir jusqu'au moindre détail, même si parfois on sortait du sujet initial. Discuter, discuter encore quand les problèmes soulevés avaient fini par trouver leur réponse, du moins momentanément, Léa, c'était son défaut, partait dans de longs questionnements qui n'en finissaient pas de rebondir sans que je parvinsse à arrêter la conversation après une réponse convaincante. Dès que je voulais en rester là, elle me reprochait de limiter sa liberté d'expression. Elle ne voyait pas que c'était

tout simplement pour permettre l'assimilation de ce que nous avons découvert. Parfois, je voulais être avec elle autrement. Quand il n'était plus l'heure de discuter, je voulais la prendre dans mes bras Mais quand je le faisais, elle se sentait gênée et devenait de pierre.

Après le travail dans parking souterrain, nous restions toujours un moment dans la voiture à parler. Certains soirs, pris par la conversation, nous ne voyions pas le parking se vider. Quand il ne restait plus que nos deux voitures cela m'effrayait. On nous avait sûrement vus, on allait peut-être porter des jugements sur nous. C'était un lieu dédié au travail et, dans ces endroits-là, je me sentais toujours gêné aux entournures.

Etait-elle mariée ? Elle m'avait répondu avec un sourire et une désinvolture qui en disait long, puis elle m'avait tout raconté.

Elle fut éprise de Lionel au début parce qu'elle crut que c'était un homme entreprenant ; il osait faire ce qu'elle n'osait pas, mais rapidement, elle s'aperçut qu'il n'en était rien, que c'était le contraire qui se passait : non seulement il n'était pas entreprenant, mais il empêchait ses initiatives en la dévalorisant. Dès qu'elle émettait des idées, des envies personnelles, il la rabrouait. Elle ne savait pas trop comment agir, penser et accorder de la valeur à ce qui venait d'elle. Chez ses parents ça avait été pareil : ses goûts avaient été niés. Elle n'avait donc que peu d'éléments personnels pour exercer un choix ni de repères sur lesquels s'appuyer pour mener à bien sa vie. Alors, comment savoir si cet homme-là était moins bien qu'un autre puisqu'il se comportait avec elle comme on s'était toujours comporté ? Ils vécurent ensemble plus de dix ans sans se marier et elle eut sa première fille. Ensuite, elle voulut habiter dans un pavillon de banlieue pour ne plus avoir à subir la promiscuité des HLM. Elle monta le projet seule et se maria pour obtenir de meilleurs prêts bancaires. Le jour du mariage fut épouvantable. Habillée de rose, des fleurs blanches dans les cheveux, gauche à souhait dans un accoutrement qu'elle n'avait pas choisi, avec toutes ces faces rougeaudes et hilares, des gens qui se défoulaient à l'occasion des noces, elle s'était senti plongée soudain au milieu d'étrangers dont elle ne comprenait plus ni la langue ni les coutumes et, ô comble de l'absurdité, c'était elle qui les avait invités, choisi avec eux le repas, et payé tous les frais.

Elle s'ennuyait avec Lionel, ils n'avaient pas la même culture. Pourtant elle tomba enceinte de lui peu de temps après ces confidences. « Je me sens bien avec les enfants disait-elle ! » En fait, elle ne prenait aucune précaution, ce qui lui permettait de ne pas choisir d'avoir des enfants. Elle eut sa deuxième fille.

J'étais marié, moi aussi, depuis vingt ans avec Françoise. J'avais deux filles. Comme Léa, je m'ennuyais dans mon couple. Je m'étais marié comme ça, parce qu'il fallait se marier, parce qu'une fille comme Françoise paraissait correcte et que, par je ne sais qu'elle angoisse intérieure, il ne fallait pas laisser passer sa chance. Et je m'étais précipité parce que moi, le lambin, le paresseux, je n'avais pas le droit de prendre mon temps et, d'ailleurs, je ne savais pas le faire. De plus, comme je croyais souffrir d'une infirmité à ressentir les choses, sans repères sensibles, je m'engageai comme un aveugle au-dessus d'un précipice.

Cette croyance s'était installée le jour où mon père tomba du toit, sans dommage heureusement. J'avais onze ans. Je n'avais ressenti aucune douleur ni aucune inquiétude à la vue de mon père râlant sur le sol, le pot de peinture et l'échelle renversés sur lui ; j'avais pourtant fait le nécessaire pour lui porter secours mais sans ressentir quoi que ce fût de particulier. J'étais resté vide. Après que mon père se fut relevé, que le médecin n'eut rien trouvé de cassé et lui eut ordonné de rester au lit pour se reposer, ma mère nous réunit à son chevet, mon frère et moi. Elle nous prit dans ses bras et dit : « Ah, qu'est-ce qu'on a eu peur ! Mais maintenant c'est fini, c'est fini les enfants. On est soulagé. » Elle pleurait de soulagement et mon frère aussi. Moi, j'avais honte de n'avoir rien ressenti et de n'avoir pu

participer à leur soulagement. Aussi pour ne pas montrer mon vide affectif, je me forçai à pleurer. Cette expérience m'avait bouleversé, j'en avais déduit que je n'étais pas attaché aux personnes et quand ma mère me traitait d'égoïste, j'encaissais sans rien dire ; je trouvais qu'elle avait raison.

A dix-huit ans, j'ai rencontré l'amour et en même temps, son ambiguïté. Je m'étais rendu compte que j'étais amoureux de la fille quand elle n'était pas là et que mon sentiment foutait le camp quand elle était là. Je ne m'expliquais pas cette fuite. Pourtant elle me plaisait et je fus très malheureux quand elle en eut choisi un autre. Cela avait accru mon désarroi et m'avait convaincu que je n'arriverais jamais à me défaire de mon insensibilité. Je pensais que j'étais incapable d'aimer et que ce devait être congénital.

Quand j'y pense devant mon manuscrit, alors que je replonge dans cette histoire pour tenter de la restituer intacte, j'aurais eu besoin de prendre mon temps pour savoir si Françoise me convenait ; je savais par contre que je lui plaisais. À l'époque, ç'eût été impensable pour moi de la décevoir, de la blesser en lui disant quelque chose comme : « Maintenant que je te connais mieux, que je t'ai demandé en mariage pour me mettre dans les conditions du mariage, finalement, non ! Ça ne me plaît pas du tout, je te remercie, tu n'es pas celle avec qui je veux faire ma vie ». Choisir une femme comme on choisit un vêtement dans un magasin, l'essayer en quelque sorte, c'est comme ça que j'aurais dû faire, puisque je ne savais pas s'il fallait me laisser séduire par un reflet, une couleur, un parfum, voir si je me sentais bien avec elle, si elle m'allait bien, si je tenais à elle. Mais je ne pouvais pas, cette idée n'aurait jamais pu germer en moi parce qu'elle ne s'y trouvait pas. Qui aurait pu me la mettre en tête alors que parmi les gens que je fréquentais, il était plutôt mal venu de comparer les êtres humains à des objets à l'étal, surtout des femmes. A cause de mon ignorance du monde du sentiment et de la peur d'être jugé comme un monstre d'insensibilité, j'en pris pour trente ans.

— Je me marie. Je sais que je fais une connerie mais je ne peux m'empêcher de la faire, avais-je confié à Jacques, le seul copain du lycée avec qui j'avais gardé des liens. C'était quelques jours avant la cérémonie.

Jacques avait été surpris, mais il avait respecté ma décision ; il me considérait comme un homme qui sait ce qu'il fait. En souriant, il s'était contenté de dire :

— C'est bizarre de se marier comme ça !

C'est tout ce j'eus comme avis sur l'acte considéré comme le plus important dans la vie d'un homme. Personne pour me retenir de m'engager, personne non plus pour m'empêcher de commettre cette erreur contre mon cœur. Je la commettais au nom d'une certaine logique qui disait qu'on doit aller jusqu'au bout de ses actes, que c'était ça le courage et la loyauté. J'étais réticent, bien sûr ! Mais je n'y accordai aucune attention, je pensai que cette réticence finirait bien par s'en aller.

Le jour du mariage fut épouvantable. Devant les invités, je m'étais dit qu'il fallait chasser les humeurs sombres, que je n'avais pas le droit d'être triste ce jour-là. Personne ne m'avait forcé après tout ? J'avais choisi en toute conscience, j'avais donc obligation à ne pas décevoir ceux qui venaient si gentiment partager mon bonheur. Alors j'arborai un large sourire et feignis d'être heureux. Feint-on vraiment quand on fait disparaître de la conscience ce qui pourrait altérer sa joie ? Non je n'avais pas le sentiment de feindre. J'étais forcément heureux puisque que je parvenais à sourire, même si ce sourire me faisait mal aux joues. « Le sourire mérite bien qu'on lui consacre des efforts, non ? » pensai-je, assuré du bien-fondé de cette attitude. Je n'avais laissé mon visage s'allonger naturellement que lorsque je m'étais rendu aux toilettes ; la pause du sportif qui va reprendre son épreuve, et pendant ce temps, je trouvais quand même que c'était fatigant d'être heureux. Après la noce, quand je fus seul avec Françoise dans l'appartement, en abandonnant mon sourire je crus être soulagé. Ce n'est pas le soulagement qui vint mais une impressionnante tristesse. Terrassé, je m'effondrai en

larmes : mon bonheur me laissait choir. Françoise, qui ne se doutait de rien, ne reconnut pas l'homme qu'elle venait d'épouser et s'effondra à son tour.

Ce n'était pas ce dont j'avais rêvé, loin de là ! J'avais imaginé les choses autrement. Et je me souviens de la première fois, la seule fois d'ailleurs, où j'avais imaginé mon mariage et comment c'était venu. C'était en Allemagne, à Rastatt, pendant mon service militaire. J'allais souvent avec un ami prendre un thé au Panorama, un restaurant sous les pins, en dehors de la ville ; il y avait peu de monde et on y était tranquille. Un dimanche, il s'y tint un repas de nocce avec quelques invités, un orchestre jouait des airs mélancoliques. Les gens du mariage semblaient si tristes et les mariés s'ennuyaient tellement que ça m'avait sérieusement troublé. Sans savoir pourquoi, mais avec la sensation confuse de vouloir m'opposer à un flot inéluctable, — peut-être est-on dans cet état là quand on pose une grosse pierre pour commencer un gué tout en redoutant qu'elle ne soit emportée — j'avais affirmé avec force devant mon ami : « Jamais ! Oh non jamais, je ne marierais comme ça ! » Puis, en sortant du Panorama, sur la route de la caserne, alors que nous marchions en silence, je m'étais laissé aller à imaginer mon mariage...

Ma fiancée est une jolie brune aux cheveux courts. Elle a des yeux verts et un corps fin dans une robe longue simple en coton blanc, une ceinture tissée très colorée nouée à la taille et des fleurs des champs dans les cheveux. Moi, j'ai un pantalon noir et un gilet en feutre bleu roi avec des tissages rouges et or cousus dessus, un gilet comme on fait en Iran ou en Afghanistan, sur une chemise blanche sans couture qu'on enfile par la tête, avec un grand col. Je sens toute la complicité que nous avons rien qu'en la prenant par la main. Je m'écarte pour la regarder. Je vois son visage rieur, sa vivacité, sa joie de vivre et je suis heureux de m'engager avec elle...

Je me promis une rencontre et un mariage tel que je l'avais imaginé ce jour-là, au sortir du Panorama. J'avais respiré un air nouveau au contact des sursitaires, des étudiants qui avaient fait Mai Soixante-huit, mais une fois rentré de l'armée, l'ouverture de pensée qui avait permis mon rêve fut recouverte par une exigence triviale : trouver du travail. Ensuite l'usine me happa. J'ai rencontré Françoise au bal du dimanche bien loin du monde des sursitaires. Au bal, il était rare qu'on trouvât une fille qui connût Baudelaire, Marcuse, Bergson, Georges Bataille, Ivan Illich, la Bhagavad Gîtâ et Sri Aurobindo ; ces lectures avaient nourri mon âme et m'avaient laissé entrevoir qu'au-delà du travail et de la consommation de marchandises qu'on nous propose encore maintenant comme des buts dans la vie, l'homme a un besoin plus puissant, celui de s'accomplir. Fort de ces idées-là, j'aurais pu être attentif à ce qui se passait en moi, mais elles n'avaient pas encore assez de force pour s'imposer. J'oubliai donc la promesse faite à moi-même, pour de longues années. Des décennies même ! puisque c'est après le départ de Léa qu'elle me revint à l'esprit.

Aujourd'hui, à l'instant où j'écris ces lignes, même si je ne peux pas encore traverser le torrent de mes habitudes, de mes comportements ataviques et de mes empêchements sans être entraîné par l'impétueux courant, il me semble que les pierres que je pose pour faire un gué ne se font plus emporter.

Notre relation débuta vraiment quand Léa revint de son congé maternité. Nous nous étions retrouvés avec plaisir. Le midi, nous mangions ensemble à la même table et nous tenions à rester seuls. Après le repas, nous allions prendre le café dans un bar derrière la Cité. Léa était revenue avec l'idée de poursuivre sa quête : celle de ses goûts, de ses envies, avec des questions comme : « Qu'est-ce qui m'appartient en propre ? Quand est-ce que je satisfais aux envies des autres en me niant ? »

Je ne savais pas trop comment faire pour l'aider et pourtant je m'y employai. Je cherchai à lui faire mettre le doigt sur ce qu'elle éprouvait quand elle se comportait de telle et telle

manière. Je lui fis faire de sa soirée en famille, un champ d'observation et d'expérimentation pour qu'elle apprît à se connaître. Je lui appris à décrypter ses rêves, chose que je savais faire depuis pas mal d'années et qui, à force d'observations, commençait à porter ses fruits pour moi. Ensuite, je la rassurai, je lui donnai confiance en elle... enfin, je crois ! Mais j'avais souvent un sentiment d'échec parce que, bien des fois, quand je voulais en savoir plus, ou bien lorsque je souhaitais éclaircir une question que Léa avait posée, elle compliquait tout en reprenant des détails qui faisaient sortir la conversation du sujet initial et elle devenait d'autant plus exigeante que la réponse à sa question avait été simple. En fait, elle s'attendait toujours à ce que mes réponses fussent des « scoops ». Elle aurait voulu être saisie par une révélation soudaine qui lui donnât l'élan nécessaire pour changer sa vie d'un seul coup. J'avais souvent le sentiment de me faire balader. Alors, quand je rentrais chez moi le soir, je repensais à la conversation du jour et je fourbissais dans ma tête de nouvelles armes pour l'empêcher de fuir.

Quant à la femme qu'elle était, au début, je m'en tenais éloigné comme pour me protéger. Avec elle, j'y allais sur des œufs. Un jour, pour la rassurer, je lui avais dit : « Tu n'as rien à craindre, t'es pas mon genre ! » Plus tard, elle m'avait ressorti qu'elle n'avait pas apprécié ma déclaration et qu'elle eût préféré que je m'intéresse à elle, que je la courtise en quelque sorte. Mais comment eussé-je pu courtiser une femme chez laquelle je provoquais le retrait ? Dès que je m'avançais ou que je tentais de lui signifier l'ambivalence dans laquelle elle se trouvait, elle se réfugiait dans une froideur, un mutisme incompréhensible. Devant son retrait, je me sentais honteux de l'avoir provoqué. Et puis, c'est vrai, elle n'était pas mon genre. Enfin, c'était au début quand l'idée qu'elle pût devenir ma compagne ne m'avait pas encore effleuré.

Léa continuait de se plaindre de l'atmosphère qui régnait quand elle rentrait chez elle le soir. Elle arrivait toujours après son mari. Il ne disait rien. Ses yeux parlaient pour lui. Dans son regard, il y avait le soupçon. Il la soupçonnait de le tromper et prenait bien garde de le lui dire ouvertement. Elle se sentait silencieusement jugée et dans ses yeux elle voyait un personnage qui lui faisait honte : « la salope ». C'était une sorte d'inhibition qui la rendait sensible à l'attitude de son mari et peut-être la déclenchait-elle, un truc, une accusation qu'elle portait en elle-même qui la faisait se tenir loin de toute aventure amoureuse de peur de blesser son mari, de blesser son beau-père et sa belle-mère, de décevoir ceux qui croyaient en elle. D'ailleurs elle se tenait loin de tout sentiment envers quiconque ; les adultes seulement car, avec les enfants, elle se laissait aller à une profonde tendresse. C'est cette inhibition-là qui provoquait le retrait et la froideur. Et ça avait provoqué la panique même, quand plus tard, j'eus envie d'aller plus loin.

Pendant longtemps je me suis senti désespéré. Je ne savais pas comment faire avec elle. Je savais qu'elle voulait vivre autrement, je savais que je lui plaisais bien, et moi aussi, au-delà de ses terribles retraits, elle me plaisait, quand elle était détendue, souriante, quand elle me lançait des vannes sur mon allure d'ours pataud et grincheux. Quand elle était libellule, elle allégeait ma vie par sa simple présence. Mais il était des jours où la libellule se transformait en oursin. Quand nous nous promenions dans la rue, il m'arrivait de lui prendre la main. Léa, dans ses pensées, se laissait faire. Puis, quand elle s'apercevait qu'elle avait ma main dans la sienne, prise d'une panique soudaine, elle la rejetait violemment comme si je lui avais glissé dedans une araignée venimeuse. Ces jours-là, je rentrais chez moi en m'abstenant de penser à elle. Je me vidais l'esprit de tout ce que nous avons vécu et échangé dans la journée pour éviter de la maudire ou bien de caresser le rêve de faire une vie ensemble. Le lendemain, je la cherchais de nouveau pour savoir comment elle allait, comment elle avait pu être un peu plus elle-même dans sa propre maison.

Au travail, elle arborait une désinvolture qui me laissait pantois. Je me serais permis la moindre des petites libertés qu'elle s'octroyait que j'eusse été visé de suite. Elle se permettait d'arriver en retard quasiment tous les jours, de choisir avec adresse ce qu'elle avait envie de faire et de refuser le reste. Ce qui était drôle, c'est qu'elle faisait, avec le travail, la même chose qu'avec son repas : elle triait sa nourriture et ne mangeait que ce qu'il lui plaisait. Cette légèreté, cette désinvolture me ravissait. A son contact, j'avais appris à me conduire autrement dans mon travail. Elle m'avait montré comment les gens se débarrassent sur les autres des travaux qu'ils ne veulent pas faire avec des justifications en béton pour masquer soit leur incompetence, soit leur paresse tout en ne laissant pas à l'exécutant désigné la possibilité de refuser. Avec elle, je découvrais les plus fins ressorts de la psychologie du travail.

Après le service des fournitures, on m'affecta aux travaux de peinture. On changea aussi mon statut administratif. J'étais désormais ouvrier, un ouvrier peintre, moi qui n'avais jamais tenu un pinceau sans que ça me dégoulinât sur les doigts. Je suis resté dans cet atelier cinq années durant, faisant de mon mieux pour satisfaire les employés auxquels on rénove le bureau, ce qui n'était pas très difficile. Par contre, c'était beaucoup plus difficile de satisfaire mes deux collègues qui n'avaient jamais vu d'un bon œil ce troisième larron arriver dans leur équipe rodée depuis tant d'années. Ce n'était que méfiance à mon égard et critiques à peine dissimulées, parfois des coups de gueule, des altercations envers ce type qui venait de personne ne sait où et qui savait tellement de choses que tantôt on le considérait comme un m'as-tu-vu, tantôt comme un étranger, un usurpateur qui n'avait pas sa place parmi eux.

Elle m'avait dit :

— Louis, c'est un gueulard, il fait le méchant, mais c'est un couard. Avec lui, tu n'as rien à craindre. Mais Fredo, méfie-t'en, c'est un vrai méchant, lui. Il ne t'aime pas et s'emploie bien à te charger comme il faut devant le chef. Ne le provoque jamais, sinon il n'hésitera pas à te casser la figure. Il ne craint rien puisqu'il sait qu'il sera couvert. Il a bien préparé le terrain, le salop. Méfie-t'en tu sais. Mais laisse-le te pourrir aux yeux du chef. C'est bon pour toi.

— C'est bon pour moi ? Mais t'est folle ou quoi, répondis-je, affolé de me voir mal jugé, dénigré, ce salop-là, je veux l'empêcher de me nuire !

— Qu'est-ce que tu veux, hein ? Tu veux arrêter d'avoir mal dans le dos, arrêter de souffrir de tes tendinites, tu veux sortir de cette merde, ou tu veux rester là avec des dents en moins ? Parce qu'il est plus fort que toi, tu sais ! Dis ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Bah ! Sortir de cette merde, dis-je curieusement calmé par ses propos.

— Alors laisse Fredo faire le boulot. Plus il se plaindra de toi au chef, plus vite tu seras sorti. Parce qu'un chef, ça ne supporte pas qu'on lui serine dans les oreilles comme ça. Ce que veut un chef, c'est de ne pas être emmerdé. Alors, il te virera pour que Fredo cesse de se plaindre.

— Mais, j'ai peur de me faire virer !

— Mais non, tu n'y es pas, ils ne peuvent pas te virer de la fonction publique comme ça. Et puis, on n'en est pas là. Ils te mettront dans un service où tu ne gêneras pas. Un placard dans lequel tu pourras te la couler douce pour soigner tes vieilles douleurs. C'est chouette, non ? dit-elle en riant.

Elle se moquait de moi parce que j'étais plus âgé qu'elle. Mais des douleurs, j'en avais. Ça me prenait tout le dos. « Arthrose », avait dit le médecin. Parfois, j'avais la sensation d'avoir comme une plaque de granit vissée dans le dos.

J'avais compris. La peur que j'éprouvais en face de cet ordre contraignant que je voyais inhumain et absurde, me cachait toute une combinaison de forces subtiles qu'il était bon de connaître pour tirer son épingle du jeu.

Elle m'avait raconté ça dans l'atelier de peinture car elle y descendait pour me voir vers quatre ou cinq heures quand les gars étaient partis. Je me souviens d'un soir... J'étais ému et je l'avais prise dans mes bras, elle s'était échappée d'un bond, et j'étais resté là dépité, l'air idiot avec mon élan brisé. Mais cette fois-ci, je me trompais : elle s'était échappée seulement pour aller tourner la clef dans la serrure avant de revenir dans mes bras. Comme elle ne craignait plus qu'on la surprenne, elle put s'abandonner à mon baiser. Sa taille mince, son corps souple, sa silhouette légère sous mes mains, c'était la première fois que je tenais une femme aussi fine dans mes bras et c'était agréable. Elle mit les siens autour de mon cou et me serra doucement. Elle était légère, elle ne pesait pas plus qu'une petite mouche. C'était léger comme l'air et frais comme un pétale. J'étais bien...

Quand elle venait dans l'atelier, elle écartait soigneusement les objets qui se trouvaient sur la table puis, avec un chiffon, elle essuyait la poussière consciencieusement avant de s'asseoir les jambes ballantes. Elle les croisait aux chevilles et les balançait. J'aimais le balancement de ses petits escarpins noirs à talons qui tenaient au pied par une fine lanière tandis qu'elle parlait ou qu'elle attendait quelque chose de moi.

Les escarpins, nous étions allés les acheter ensemble. Nous en avons fait des magasins ! Nous avons fini par trouver. Nous n'en étions pas encore à nous tenir par la main dans la rue mais j'étais heureux qu'elle me fît confiance sur le choix de ses chaussures. Plus tard, nous étions allés choisir une jupe et un caleçon, c'était la mode. Elle avait osé changer du noir habituel et ça lui allait bien...

Oui, elle attendait quelque chose de moi, quelque chose qu'elle voulait connaître et qu'elle redoutait en même temps : une vraie relation amoureuse. Parce que, même si je l'impressionnais par mon savoir, par mon esprit et ma parole parfois péremptoire qui tombait comme un tranchant, tellement juste croyait-elle, qu'il n'y avait rien à ajouter ni à redire, elle me trouvait beau et se plaisait en ma compagnie. Avec moi, elle se sentait réhabilitée, elle découvrait ses goûts, elle découvrait ses élans, elle en mesurait la portée. Elle prenait le temps d'observer les diverses émotions qui la traversaient. Elle faisait le tri.

Nous n'avions pas toujours quelque chose à nous dire le soir dans l'atelier et Léa regardait parfois sa jupe en cherchant un fil ou un cheveu à ôter tandis que je me demandais si, cette fois-ci, je parviendrais à la prendre de nouveau dans mes bras. Je posai la main sur son genou et remontai vers la cuisse. J'avais envie de tâter ses cuisses. Je voulais savoir comment elles étaient faites : fermes, tendres ou musculeuses sous le collant noir. Elle se laissât faire un peu, puis se raidît d'un coup en rejetant nerveusement ma main. Alors je me sentis humilié : j'avais osé quelque chose d'inconvenant pour elle. Puis, au volant de ma voiture, le soir quand je rentrai : « Mais merde ! Qu'est-ce qu'elle vient foutre toute seule avec un mec, dans un atelier ? » C'était ma façon d'évacuer un trouble. Parfois, je la prenais dans mes bras quand même. Elle restait de bois ou bien, elle faisait la poupée de chiffon. Parfois, elle avait des élans et nous nous retrouvions enlacés au milieu de la pièce, tendrement. Ces jours-là, j'étais heureux.

Un jour, on entendit quelqu'un introduire une clé et tenter d'ouvrir. Heureusement, nous fermions toujours la porte à clé et laissions celle-ci dans la serrure afin qu'on n'y introduisît pas une autre clé. C'était à coup sûr, un collègue qui revenait chercher quelque chose qu'il avait oublié. Elle bondit et alla se cacher dans une remise sur le côté tandis que j'allais ouvrir. C'était Louis. Il avait oublié un petit sac de supermarché. J'étais nerveux. Louis allait-il vouloir aller dans la remise ? Manifestement il cherchait autre chose que ce sac mais il n'osa aller plus loin. Il repartit avec une conviction que Léa se faisait sauter dans l'atelier le soir après le boulot. Nous pressentîmes qu'il n'allait pas en rester là et cela se confirma quelque temps plus tard quand elle trouva un billet anonyme sur le pare-brise de sa voiture. Des lettres majuscules faites au Normographe : « J'en ai une de dix-neuf centimètres. Rendez-vous

demain à dix-sept heures à l'entrée du garage ». C'était forcément signé Louis : nous savions tous qu'il avait raflé au magasin un paquet de Normographes qui ne servaient plus depuis que les commis aux écritures étaient passés à l'informatique. Il était lourd ce type avec sa manie de fureter partout, de tirer parti de tout, de s'interposer ; un sale gosse qui voulait jouer dans la cour des grands sans attendre d'en être capable. Sur le moment Léa avait pâli, mais elle avait vu rapidement que c'était Louis. Elle ne le craignait pas car elle savait comment le manœuvrer pour qu'il se tienne coi.

Au fur et à mesure que les mois passaient, les années aussi, Léa s'enhardissait. Un mercredi, nous décidâmes de passer la journée ensemble. Comme nos conjoints étaient au travail et ses enfants au centre aéré, elle vint chez moi. J'habitais une jolie maison en silex à Sotteville. Il faisait beau et elle s'était étendue près de moi sur la pelouse sous le grand cèdre. Elle était toute émue et moi aussi. J'avais la main sur son bras. Elle ne bougeait pas, elle était attentive à cette main posée sur elle. Je perçus quelque chose d'électrique qui lui gagnait tout le corps et chez moi, ça faisait comme des ondes, des vagues veloutées, sucrées et pétillantes à la fois. C'était doux, profond et donné. Je ne bougeai pas d'un poil. Par ce simple contact, je me nourrissais de l'immense douceur de Léa. Malgré la difficulté, malgré les défenses qu'elle dressait entre nous, ce que j'avais déjà perçu d'elle et que je tentais d'aller chercher, se confirma. Comment est-ce possible que tant de sensations passent par quelques centimètres carrés de peau ? Nous n'osions pas bouger de peur de rompre cette chose inouïe, improbable et que nul ne pourrait reproduire à l'envi. Cet instant était unique et nous le savions. Il ne se reproduirait plus. C'était aussi fort que les sensations initiales du jeune enfant, si marquantes que, par la suite, on ne peut retrouver la même intensité.

Le premier à bouger fut moi. Je me retournai et voulus la prendre tendrement sur la pelouse à l'abri des regards. J'avais envie d'elle. J'approchai mon visage du sien. Je cherchai ses lèvres. Soudain, je vis la terreur dans ses yeux. Ce n'était plus une femme de trente-cinq ans que j'avais dans les bras, mais une gamine de douze ans apeurée. Léa avait disparu. En l'espace d'une fraction de seconde, l'homme gonflé de désir amoureux, se retrouva dans la peau d'un pédophile en train de commettre un viol. J'éprouvai un sentiment visqueux extrêmement désagréable, proche de l'horreur. Bon Dieu, ce n'était pas une chose à laquelle je m'attendais et pourtant j'aurais dû m'y attendre. Mais prévoir ses refus eut été pour moi renoncer à mes élans et par la suite renoncer à Léa faute de savoir m'y prendre autrement.

Des élans brisés, j'en avais connu avec elle, mais de cette ampleur, c'était la première fois. Le coup avait été dur, de quoi ébranler ma confiance en moi.

Le lendemain au travail, nous reparlâmes de ce qui c'était passé. Elle ne put donner aucune explication.

Des mois passèrent encore. Nous continuâmes à nous voir tous les jours. Nous étions chacun le seul ami de l'autre. C'était difficile. Je me demandai si je l'aimais. Question idiote car le simple fait de poser la question faisait que ma réponse était négative : « Non je n'aime pas Léa, mais je cherche à l'aimer, je veux l'aimer ». J'étais arc-bouté là-dessus comme si l'amour devait être le fruit d'une volonté ou d'un travail.

Dans sa maison, elle dormait avec Lionel sur un matelas par terre. Comme il commençait à moisir, elle me demanda de lui fabriquer un lit. Ce que je fis. Je lui dégotai aussi une table que je réparai et lui fis des étagères suspendues par des cordes pour mettre tous ses livres et ceux que je lui avais prêtés. C'était la chambre conjugale entière que nous concevions. Un mercredi, je lui apportai le lit. J'entraï chez elle. Elle avait un tablier et, aux pieds, des mules bleues avec un pompon. Nous installâmes le lit puis elle me fit visiter la maison. Dans la salle, il y avait sur les murs un papier avec de grosses fleurs bleues. Le salon était dans le même style ringard, la cuisine et la chambre des enfants aussi. Léa ressemblait à une brave petite

femme d'ouvrier, gardienne du foyer et des valeurs qui s'y attachent alors que je la connaissais peu maternelle, — enfin pas comme les autres femmes qui se précipitent pour un oui ou pour un non dès qu'un mioche entre dans leur champ de vision — cultivée avec une finesse de goût et une profondeur de pensée qui me ravissait.

— Je ne suis pas chez moi ici, dit-elle. J'ai rien décidé, c'est Lionel qui voulait tout ça. Mais bon, maintenant, chez moi c'est ma chambre. C'est moi qui l'ai choisie : la table pour écrire avec les tiroirs et les boutons en buis. C'est une bonne idée que tu as eue, les boutons en buis polis avec l'écorce autour. J'aime les choses simples. Et la belle étagère que tu m'as faite pour poser mes livres !

Les pieds joints en avant dans les petites mules bleues, la petite femme fragile s'était adossée contre un radiateur qu'elle tenait à deux mains. Les yeux pâles derrière les lunettes avaient quelque chose qui me disait que c'était le moment de la prendre avec son tablier, d'emmener la petite ménagère étrenner le lit que je venais d'apporter. Mais j'eus des pensées parasites : « je ne suis pas chez moi, je ne peux quand même pas sauter la femme de l'homme qui habite ici, il peut venir d'un moment à l'autre... » Et puis je me mis à douter de ce que je percevais. Avait-elle vraiment envie de moi ? J'eus peur de me tromper. J'eus peur de voir le viol de nouveau dans ses yeux. Ces pensées me coupèrent la chique et je partis.

Bien plus tard, quand nous eûmes franchi le cap de la relation sexuelle, elle me dit :

— Tu sais, ce soir-là, j'étais mal. J'avais envie de faire l'amour. J'ai cru que j'allais tourner de l'œil tellement je me suis retenue. Quand Lionel est rentré je lui ai demandé et ça m'a soulagée, mais j'étais encore énervée et j'ai mal dormi.

— Si j'avais osé, tu m'aurais fait l'amour ce jour-là ?

— Je ne sais pas. Non, je ne crois pas. J'ai appris à tout retenir en moi. J'ai de la force, tu sais ! Mais ça me rend malade.

Puis elle osa un peu plus. Nous sortîmes un soir au restaurant ; elle était gênée, moi aussi : c'était la première fois. Un autre soir au cinéma ; après la séance, je voulus aller dans un bar prendre un verre pour parler du film. Nous y allâmes mais cela ne se passa pas très bien. Elle me fit des reproches sur mon exigence. Je voulais simplement parler du film et prendre du temps pour ça et je ne voyais pas en quoi c'eût été une exigence. Plus tard, je sus qu'elle s'était sentie en porte-à-faux vis-à-vis de son mari et qu'elle voulait rentrer ; comme elle n'avait pas su me le dire, tout ce qu'elle avait trouvé pour exprimer son désarroi, c'était de foutre en l'air la soirée en me balançant des trucs pas sympas. Plus tard encore, (il s'en passa du temps avant qu'elle consentît à sortir de nouveau) nous allâmes écouter un chaman qui faisait une conférence. Nous partagions une même quête spirituelle et ça nous intéressait tous les deux, quoique je m'en moquasse un peu du chaman ; c'était surtout un prétexte pour sortir avec elle. Nous avons garé nos voitures rive gauche, il y a toujours de la place le soir, et nous marchions sur le trottoir, la main dans la main. Elle ne se retirait plus, c'était un vrai bonheur, sauf quand nous fûmes en terrain découvert à traverser le pont Jeanne d'Arc, ainsi que, plus tard, au croisement des quelques rues qu'il fallût franchir avant de parvenir à la salle de conférence. Sa main était fraîche et douce. J'aimais sentir ses longs doigts presser les miens, une pression douce qui ne m'emprisonnait pas et me laissait libre d'être bien avec elle. Avec cette femme-là, je me sentis bien. J'étais chez moi partout, un « chez moi » que je ne connaissais pas en dehors de ces moments-là. Elle aussi se sentit chez elle avec moi. Je ne me souviens plus si c'est ce jour-là qu'elle dit en bondissant autour de moi comme une gazelle : « Chéri, chéri, chéri », heureuse d'exprimer sans crainte tout son amour à l'homme qu'elle aimait. Elle avait dit aussi : « Avec toi, je peux enfin poser mes valises, c'est agréable ! » C'est le « enfin » qui m'avait plu. J'étais sa destination finale et je ressentais ça avec une profonde vérité comme si c'était fait, comme si nous n'avions plus de doute quant à notre

destinée commune : nous étions faits l'un pour l'autre, voilà tout ! A ce moment-là, j'aurais pu penser que j'accomplissais enfin la promesse du Panorama si je m'en étais souvenu, j'aurais pu penser que l'errance affective de tant d'années était terminée et que nous irions jusqu'au bout de notre vie ensemble. Non, je me contentai d'être bien avec elle et de souhaiter que ces moments-là s'accrussent, car je savais que les instants de bonheur avec Léa étaient à vivre rapidement. Quand nous sortîmes de la conférence du chaman, elle faisait la tête. Ça lui avait probablement déplu. Je trouvai son comportement étrange. Je ne compris pas. Pourtant la vie intérieure, ça la passionnait, elle aussi. Quand nous descendîmes la rue :

— Léa, qu'est-ce qui se passe ?

Elle ne répondit pas. Alors je fis trois pas rapides, puis me retournant d'un coup je me plantai devant elle :

— Tu sais, c'est très rare qu'on sorte ensemble, alors je t'en prie ne gâche pas cette soirée. Qu'est-ce que tu as, enfin ?

— Rien ! C'est rien...

Après plusieurs essais infructueux pour la faire parler, j'en eus marre. De toute façon, la soirée est foutue, alors à quoi bon s'éterniser. Je la laissai en plant et j'accélérai le pas. Elle ne mit pas longtemps à me rejoindre. Elle glissa sa main dans la mienne puis me tira en arrière pour m'arrêter. Je n'eus pas envie de continuer ; je ne demandais que ça, qu'elle me retînt, qu'elle m'arrêtât pour que je l'écoute, pour que je l'entende s'excuser, pour entendre sa voix cristalline me confier qu'elle avait cédé à un caprice d'enfant.

— C'est que je suis jalouse de toi, dit-elle en fronçant les sourcils et en détournant son regard.

— Jalouse de moi ? dis-je, surpris. Ah ! Ça c'est bien la première fois que j'entends un truc pareil dans ta bouche. Jalouse de moi, je n'y crois pas !

— Ben si ! C'est quand tu as posé des questions au chaman tout à l'heure. Tu es à l'aise. Tu parles dans une assemblée, on te répond. Et moi, je me trouve coincée, ridicule de ne pouvoir intervenir comme tu le fais. Je t'en veux d'être mieux que moi.

Elle finit de faire la tête et nous marchâmes de nouveau la main dans la main. J'étais joyeux en pensant à sa réaction de courir après moi pour me retenir. Elle ne supportait pas d'être lâchée. Je m'en souviendrais. Elle pouvait faire la tête maintenant, je savais comment la faire revenir.

Quand nous commençâmes à prendre des mercredis ensemble, nous nous fréquentions depuis trois ans et si je prenais Léa dans mes bras, je n'étais pas encore parvenu à lui faire l'amour.

La première année, l'escapade ne dépassa pas trois mercredis. Nous fîmes deux randonnées dans la vallée de la Risle. A la première, il ne faisait pas très beau, j'étais chargé du sac à dos et je n'étais pas très en forme. Evidemment, ça n'allait pas assez vite pour Léa, la gazelle, qui gambadait devant. Le midi, au casse-croûte, nous nous abritâmes dans une cabane de forestier et, bien sûr, je n'attendais que la pose pour tenter une approche plus conséquente de Léa. Cette fois-ci, je gagnai du terrain. J'étais assis sur un tronc et elle était assise sur moi. Elle voulut bien se laisser embrasser et je pus glisser mes mains sous son soutien-gorge pour lui caresser les seins. Ah ! la peau douce de Léa, ses petits seins doux et fragiles, la pointe minuscule que je prenais délicatement entre mes doigts. Elle se laissait faire, elle prenait du plaisir mais je la sentais quand même rétive, inquiète :

— Si quelqu'un venait ?

— On n'a vu personne de la matinée, répondis-je pour la rassurer.

Je n'avais pas fini ma phrase qu'elle se débarrassa de mes mains nerveusement. La cabane était ouverte sur le sentier et elle avait repéré un type qui venait au loin.

— Bonjour m'sieu dame, fit le type en passant ! Pas très beau aujourd'hui, hein ?

Banalité des banalités. Elle lui répondit pour donner le change et évacuer le trouble qu'elle avait d'être découverte en situation compromettante. Moi, j'étais figé. Son retrait brutal m'avait glacé. J'étais sous le coup, coupé de mes sentiments et de ma capacité de réfléchir. Car si on y regarde bien : pour qui était-elle compromettante, cette situation ? D'abord, le type était trop loin pour voir quoi que ce fût et puis comme ils ne se connaissaient pas, on eut pu parier sans se tromper qu'il eût oublié son visage au premier tournant. La compromission était dans la tête de Léa à cause de l'image de salope qui la hantait. Moi, pour ne pas rester sur les impressions désagréables du retrait, j'attendais que le type fût hors de vue pour continuer nos caresses mais elle ne l'entendit pas ainsi. C'était fini pour ce jour-là. Elle avait atteint un sommet et il n'était plus question qu'elle se laissât de nouveau approcher. Nous reprîmes le chemin. Il plut de nouveau, jusqu'au soir. Elle gambadait encore devant mais son humeur n'était plus la même. Elle était préoccupée par son retour à la maison. Elle voulait arriver avant ses filles pour avoir le temps de se changer et de faire disparaître chaussures boueuses et vêtements mouillés qui eussent révélé qu'elle n'était pas restée tranquillement à la maison à les attendre. Je dus raccourcir la balade mais ça ne suffit pas. Rien n'allait plus. Je ne pouvais plus dire quoi que ce fût sans subir des reproches. « Rando de merde ! » pensai-je en rentrant chez moi. Mais seulement la randonnée, car je sus qu'elle ne reviendrait pas en arrière et que désormais, je pourrais l'embrasser et la caresser sous ses vêtements pourvu qu'on ne la vît pas.

A la deuxième randonnée, il ne fallut pas aller loin car notre temps était compté à cause des enfants. C'était l'été, il faisait beau et Léa était beaucoup plus détendue. Le midi, nous nous assîmes sous un frêne pour le pique-nique. C'était Yggdrasil, l'arbre cosmique qui relie les cieux aux enfers, le frêne sacré d'Odin dieu suprême des Vikings. Elle connaissait cette mythologie Nordique et elle éclata de rire quand je sortis tout un laïus sur le sujet d'un ton tout à fait anodin, comme si tout le monde connût Yggdrasil et qu'il fût habituel de se reposer à son ombre. J'aimais la faire rire, et quand ce n'était pas par mon allure pataude et mes grognements d'ours, c'était par les connaissances que je sortais le plus naturellement du monde sans me soucier de l'intérêt que me portait l'auditoire ; j'étais complètement absorbé par mon sujet ; mon apparente décontraction, mon air de ne pas être là, la ravissaient. Mais ce qui lui plaisait le plus, c'était mon esprit libre et curieux, mes réflexions, une façon de penser qu'elle ne trouvait pas chez la plupart des gens qu'elle côtoyait.

A cet arrêt pique-nique, Léa ne se laissa pas caresser plus que lors de notre précédente sortie, mais nous rîmes, fîmes des cabrioles sur une balle de paille dans un champ. L'atmosphère fut légère. Et cette légèreté effaça toutes les choses difficiles que nous avions vécues auparavant. Notre relation ne fut plus aussi laborieuse et laissa espérer un avenir plein de bonnes choses à vivre ensemble. Cette Léa-là, je l'aimais.

Elle s'enhardit encore si bien qu'elle accepta de venir chez moi un après-midi. J'avais toujours envie d'elle et elle avait décidé de se laisser faire. Pas de retrait cette fois-ci mais pas d'engouement non plus. Mon désir ne tenait pas bien la route mais je n'allais pas rater cette occasion rare de lui faire l'amour. Ce ne fut pas terrible et nous fûmes déçus. « Bah, ça ira mieux une autre fois, pensais-je ! » Le lendemain elle revint. Elle n'était pas dans une forme meilleure, plutôt moins bien. Je me suis acharné pour la satisfaire, pour la contenter, pour qu'elle soit heureuse ; j'aurais joui de voir son visage transfiguré par le plaisir et je me serais abandonné au mien. Notre fête fut triste car le désir n'était pas vraiment là. Et je me souviens de Léa étendue avec son corps blanc si tendre, poupée de chiffon, puis remettant ses vêtements sans joie alors que je restai nu, la tête vide. Pauvre Léa. J'eusse dû m'étendre à ses côtés sans lui faire l'amour et me contenter de la réchauffer doucement ; j'eusse dû ne pas penser à vouloir réussir l'acte sexuel, le dictat que bien des hommes ont dans la tête. Elle fut

tellement blessée par ces deux échecs qu'il ne fut plus question de faire l'amour durant l'année qui suivit.

Puis les choses se tassèrent et l'envie lui revint. Deux fois à l'hôtel sans que ce fût l'extase mais nous nous apprivoisions. La deuxième fois, je lui offris un livre sur les Kerguelen. Elle se plongea dedans avec délices, elle se détendit et pendant qu'elle s'émerveillait, je la caressai doucement et son corps souple se prêta. Nous aimons tous les deux les grands espaces et nous reparlions de mon projet d'aller visiter ces coins perdus.

C'était un projet que je nourrissais depuis de longues années. J'avais beaucoup navigué par le passé sur des voiliers de croisière et j'avais arrêté parce que je ne me satisfaisais plus de la plaisance seulement pendant les vacances et les week-ends prolongés. J'avais vraiment envie d'habiter sur un voilier et de parcourir le monde. Avec peu de moyens, une femme que cela n'intéressait pas du tout, c'est un rêve qui ne me rendait pas serein. Tantôt, je me crispais dessus, tantôt je l'abandonnais ou le reléguais dans un coin de ma tête : pour plus tard, quand je serais à la retraite. J'en parlais souvent à Léa mais je n'avais pas encore abordé la possibilité de le réaliser avec elle. La femme mariée qui n'arrivait pas à s'affranchir de sa situation, ses enfants en bas âge dont il faudrait tenir compte, elle qui ne poussait pas non plus à la roue, ça ne m'engageait pas à nourrir ce projet. Il y avait beaucoup trop de choses à régler avant de pouvoir le considérer. Nous en étions seulement à la découverte de ses véritables envies de vivre. Je me réjouissais de voir que ses goûts allaient dans le sens des miens, mais je m'impatientais, la relation n'évoluait pas assez vite pour moi et mon impatience lui déplaisait fortement.

C'est seulement six ans après le début de notre relation que celle-ci prit de l'ampleur. Nous sortîmes plus souvent. Une fois par mois et c'était la fête. Elle ne se retirait plus devant mes avances et parfois, c'était elle qui prenait l'initiative. Nous allions en baie de Seine et dans l'estuaire goûter le vent, l'eau, et les nuages ; nous allions nous aimer aux crialleries des mouettes, à la rumeur du ressac ou à l'odeur fade des vases en Seine...

« Ah, comme j'aimais poser ma main sur ton genou, Léa, tandis que je tenais le volant de l'autre ! La voiture filait vers Honfleur par la route de l'Estuaire. Tu ne disais rien et tu goûtais l'instant. Puis tu riais quand j'égrenais le nom des villages traversés en citant leur origine Viking : Foulbec, le ruisseau du fou ; Berville, le village de l'ours ; et Honfleur comme Fiquefleur, Harfleur, Barfleur qui désignent un fjord et non pas une fleur. Je faisais mon petit « Trivial Poursuit », comme tu disais !... »

A la Cité, mon travail de peinture cessa à cause de troubles musculo-squelettiques qui m'empêchèrent de continuer. Je changeai de service et d'administration. J'étais dorénavant l'homme à tout faire des Affaires Culturelles et mon travail consistait à trier le courrier, à faire des photocopies et à porter des choses lourdes, colis, mobilier. Cette dernière activité ne cessait de raviver mes tendinites. Bref, j'étais au service de tout le monde et tout le monde se débarrassait sur moi des boulots qu'il ne voulait pas faire. Bien que ma situation fût meilleure, je ne supportais pas d'être réduit à faire un travail de lardin. Je savais que je valais mieux, mais j'avais beau chercher autour de moi, aucun travail qui se faisait ne m'intéressait. Ce qui ne me soulageait pas pour autant. Cette inadaptation sociale me poursuivait encore malgré un travail intérieur personnel que j'avais commencé quinze ans auparavant et que je poursuivais toujours. Quelques rêves étaient parvenus à me faire lâcher prise sur mon désir de reconnaissance professionnelle. Mais ce n'était pas suffisant.

Une série de rêves advint et me fit voir qu'il était inutile et même destructeur pour moi de vouloir me conformer au modèle social que je voyais partout autour de moi. Je fis ces rêves le matin. Ils étaient d'une suavité extraordinaire. Ils montraient que ma place devait être celle d'un spectateur, non pas celle d'un acteur, que ma tâche était de regarder vivre les hommes et

surtout de ne pas faire comme eux. Dans mes rêves, je me tenais toujours à la lisière du monde. Là je me sentais bien. Mais voilà, comment devenir simplement spectateur sans souffrir de ne rien faire ? Léa me donna la réponse.

Après avoir lu des lettres à mes amis dont je conservais le double, elle avait trouvé que j'étais un homme d'écriture. Ce n'était pas un simple compliment, elle n'en faisait jamais, mais ses jugements étaient sûrs. Nous discutons souvent des livres que nous lisons et son avis était toujours pertinent. C'est ainsi que je commençai l'écriture de mon premier livre.

Dès les premières lignes, je me sentis bien. Très bien même. Ça coulait tout seul. Du miel. C'était du miel qui coulait dans ma gorge. Mon seul boulot était d'entretenir la coulée en faisant entrer dans le bouquin ce qui me semblait suave. Quand j'éprouvais des difficultés à écrire quelque chose, je m'arrangeais pour que ça transparaisse dans le texte. Je défaisais ainsi le blocage de l'inspiration qui, si j'insistais, ravivait mes terribles douleurs de dos, et le miel se remettait à couler.

J'écrivais et Léa faisait des photos. Moi aussi j'en faisais. Des photos en couleurs tandis qu'elle, c'était du noir et blanc. Nous nous étions partagé le travail. Et puis, on me demanda d'écrire des textes pour « Baie de Seine », une revue qui démarrait. Comme il fallait aussi des dessins pour illustrer les textes, elle se mit à dessiner d'après mes photos.

Je possédais un livre de photographies avec de beaux textes poétiques en regard : « Emblèmes Végétaux » de Luc Dietrich. Je l'avais acheté avec l'idée de le sortir de ma bibliothèque le jour où je serai en mesure de goûter sa poésie. Le moment était venu. Je le montrai à Léa. Ah, comme ça lui plut ! Les textes seuls comme les photos seules n'auraient pas pu exprimer toute la finesse et la profondeur que l'auteur avait perçues, mais l'alliance des deux, c'était une vraie merveille. Ça nous avait donné l'idée d'en faire autant : à Léa les prises de vue, à moi l'écriture des textes. Nous nous sentîmes à l'aube d'une ère nouvelle, car il nous sembla que tout s'inversait : ce que chacun faisait en dilettante, ou ne faisait pas d'ailleurs par paresse ou bien par ignorance, devint la préoccupation principale. Les servitudes du travail quotidien cessèrent de nous accabler.

A la fin de l'été, elle fit son premier stage photo. J'étais content. J'avais hâte qu'elle rentre pour savoir ce qu'elle avait découvert. J'avais hâte de voir les belles photos qu'elle ramenait. Elle rentra. Le mercredi suivant sur la plage d'Honfleur, alors que nous venions de nous câliner, heureux de nous retrouver, elle dit :

— J'suis tombé amoureux d'un gars, là-bas, au stage ! Il était...

Elle s'arrêta après une brève inspiration, le visage illuminé et les yeux perdus, le temps de goûter au passage à la suavité de l'évocation, puis elle reprit de manière hachée en proie à l'émotion :

— J'ai vu en lui... J'ai reconnu une grande sensibilité... Comme moi... Il était offert... Sans défense... J'sais pas comment dire !

Elle était comme un enfant de trois ans devant une vitrine de Noël, les yeux écarquillés, grands comme des soucoupes tant elle revivait l'instant de la rencontre avec ce type. Moi aussi, j'avais les yeux comme des soucoupes, mais pas pour la même raison.

Je sus tout en détail. C'était bizarre de ne plus exister à ses yeux alors que je me tenais près d'elle assis sur le sable et que nous venions de nous câliner. C'était encore plus bizarre de n'avoir pas compté pour elle, puisqu'elle s'était déclarée libre d'attache sentimentale. J'étais estomaqué. Elle me racontait son amour pour un autre homme avec une telle désinvolture, avec un tel oubli de ma personne que, sur le moment, je ne trouvai rien à dire. Mais il fallut quand même que j'interrompisse son extase :

— Et moi, là-dedans ? Le type t'a parlé de sa femme, qu'il avait un coup de foudre pour toi, mais qu'il aimait sa femme. Et toi tu lui as dit qu'avec ton mari, il n'y a aucun problème car tu l'aimes pas. Et moi là-dedans, tu lui en as pas parlé ?

— Toi, t'es pas engagé avec moi. Tu m'as jamais proposé de m'inclure dans ton projet de tour du monde !

Je dégringolai de mon petit nuage qui pourtant n'était pas bien haut. Elle avait dit ça d'une manière extrêmement sèche, une manière qui lui ressemblait peu. Léa venait de frapper là où j'avais ma blessure d'enfance, là où se nichait l'insensible. J'étais figé, à nouveau coupé de mes ressentis, incapable de reconnaître à sa juste valeur la saloperie que Léa venait de me balancer.

Pourtant, je connaissais Léa. J'aurais dû réagir pour me dégager de l'image du type pas fiable qu'elle m'avait collée sur le dos. Elle me l'avait dit à maintes reprises, mais moi je pensais simplement que c'était elle qui n'était pas fiable et je ne l'avais pas démentie, je pensais qu'elle finirait bien par s'apercevoir de la fausseté de son jugement.

Comment eussè-je pu inclure Léa dans mon projet alors qu'elle n'eût jamais formulé le désir d'y participer ? Et puis, comme je l'ai déjà dit, il était encore trop tôt pour qu'on y travaillât ; elle était partie à la découverte d'elle-même avec mon aide et même si elle s'améliorait, les choses ne bougeaient pas encore. Elle n'avait pas encore envisagé de demander le divorce. Moi aussi, j'étais toujours marié à Françoise. Nous menions une vie chacun de notre côté, depuis que je connaissais Léa. J'avais imaginé que nous divorcerions en même temps pour vivre sous un même toit et faire des projets. Mais nous n'en étions pas encore là. J'avançaï prudemment avec Léa. J'avais raison.

Elle venait me voir dans mon bureau pour me parler de Bruno. Elle voulait que je l'aide à trouver son chemin parmi les émotions qui la traversaient pour réaliser son amour avec lui. Moi, je l'aidai un peu, comme j'aidais d'autres personnes à se trouver depuis que je maîtrisais la technique du rêve éveillé. J'aidais ma compagne à me quitter pour un autre mec. C'était Kafka. Je faisais cela parce que j'aimais être avec elle. Je pensais que c'était un caprice mais elle, prise par ses sentiments, ne le voyait pas ainsi. J'étais relégué dans un rôle de père, de parrain, de Pygmalion ou de bon Samaritain désintéressé qui ne m'allait pas très bien, d'autant plus que ça pouvait durer un bon bout de temps. Je n'avais pas envie d'avoir une souffrance à rallonges, je ne voulais pas non plus mettre un terme à notre liaison pour un caprice. La seule solution, bien qu'elle me parût inélégante, c'était de provoquer la rupture avec Bruno. Je me mis donc en quête de moyens pour casser cette relation. Je réussis à savoir son nom. C'était facile avec Léa, bavarde comme elle est et naïve surtout. Je savais qu'ils correspondaient par Internet et je connaissais le nom de son entreprise. Dès lors, il fut simple d'envoyer un petit courriel au monsieur. J'écrivis : « Monsieur, je suis au courant de votre amour pour Léa, je vous informe que je suis son compagnon depuis huit années et que je l'aime aussi. Donc nous sommes concurrents et... » Je m'interrompis avec la sensation étrange de me faire prendre à un jeu idiot qui mettait en avant un comportement chevaleresque, un truc suranné. Un truc qui en flattant mon orgueil, me manipulait bel et bien. « ... et que le meilleur gagne. » allais-je continuer d'écrire. Mais quel imbécile, je faisais ! Et pour rassembler ma pensée, je dis tout haut, non sans véhémence :

— Mais c'est de quoi que t'as envie, sombre crétin ?

— Récupérer ma nana le plus vite possible.

En formulant à haute voix, ça permet de chasser les conneries. J'enlevai « Donc nous sommes concurrents » et je poursuivis mon message : « ... et je vous demande de renoncer à toute communication avec Léa, sinon je téléphone à votre femme ». Ce n'était pas une menace vaine puisque j'avais obtenu son numéro dans l'annuaire sur Internet. J'étais particulièrement

agité. Léa était en crise. Comme je l'avais prévenue de ce que j'allais faire, elle était furieuse et me balançait des trucs pas sympas à entendre. Elle voulait le mettre au courant de notre relation elle-même. Elle ne le faisait pas. Quelques jours s'écoulèrent. Et comme elle ne le faisait toujours pas, je passai à l'action. Un midi, d'un « clic » de souris, j'envoyai mon message. Léa était folle de rage, furieuse que j'intervinsse dans SA vie. C'était SA vie et je n'avais pas le droit. Pas le droit de faire ça. « C'est dégueulasse ! dit-elle ». Il y avait seulement un petit détail qu'elle oubliait régulièrement, c'est que SA vie, c'était aussi la mienne depuis que nous nous fréquentions avec l'espoir de bâtir quelque chose ensemble.

Bruno fût franc avec Léa en lui avouant qu'il aimait sa femme. Par contre Léa ne fut franche ni avec moi, ni avec lui en lui cachant notre relation, sans quoi je n'eus pas pratiqué de la sorte. Mais Léa nous avait menti. Non pas par méchanceté, mais par manque de maturité et peur du monde du sentiment qu'elle prétendait connaître mieux que quiconque.

Une fois le message envoyé, affolée elle téléphona à Bruno pour savoir s'il avait reçu un courriel en provenance du Ministère de la Culture. Non, il n'avait rien reçu puisque le serveur Internet de sa boîte venait de tomber en panne. Soulagée, elle pensa un instant qu'il ne recevrait jamais mon message. Elle imagina qu'elle était tirée d'affaire, qu'elle pouvait continuer avec Bruno et venir à son rendez-vous à Paris sans lui dire qu'elle n'était pas vraiment libre d'engager une histoire d'amour avec lui puisqu'elle ne s'était pas dégagée de la nôtre. Puis elle se ravisa. Elle pensa qu'elle ne pouvait pas continuer comme ça, qu'il était temps d'assumer les choses un peu plus courageusement. Elle lui révéla donc mon existence et ce qu'il allait recevoir quand Internet sera rétabli. Je crois que ça le refroidit car il renonça à poursuivre avec Léa.

Quelques jours plus tard, elle s'excusa de l'inconséquence qu'elle avait eue à mon égard. Moi, je lui pardonnai, je n'en demandais pas plus.

Et puis, quelques temps après : « Je me demande comment je suis tombé amoureux de ce gars-là ? Faut voir comment il a avancé des arguments foireux pour justifier la fin de notre relation ! » disait-elle avec indignation. « Ah, Léa ! Comme tu sais bien voir la paille qui est dans l'œil de ton prochain et non la poutre qui est dans le tien ! » aurais-je de nouveau envie de lui dire si elle était encore avec moi. J'avais essayé plusieurs fois mais ça ne la pénétrait pas plus qu'une goutte d'eau sur une toile cirée.

A l'heure où j'écris ces lignes, j'imagine qu'elle a toujours ce grief contre moi de m'être comporté comme un salop en intervenant dans sa relation avec Bruno. J'ai beaucoup réfléchi. Non, je ne me suis pas mal comporté, pas plus mal en tout cas que les deux autres protagonistes. Mon geste n'a fait que de donner à Léa et à Bruno l'occasion de faire des choix. Il aurait pu dire à sa femme qu'il avait eu le coup de foudre pour Léa et ma menace tombait à l'eau.

J'avais fait basculer le plateau dans mon camp, mais pas définitivement. Nous reprîmes notre relation habituelle : sortie une fois par mois et pique-nique en baie de Seine, photographies et dessins. Mais je sentais Léa devenir exigeante. Elle cherchait quelque chose chez moi que je m'évertuais à lui donner sans que je susse de quoi il s'agissait. Elle n'était pas satisfaite de notre relation sexuelle et moi, le fait de chercher à mieux faire me coupait la chique. Elle devenait de plus en plus irritable, si bien qu'un jour, devant mon impuissance à la satisfaire, je l'envoyai au diable en lui disant d'aller en trouver un autre. Elle en fut cruellement blessée.

C'est à partir de ce jour qu'elle se mit à parler à des hommes sur des sites Internet de rencontres. « C'est pour les aider à mieux appréhender leur vie, me disait-elle ». Pourtant quand je lui disais qu'il me semblait curieux que ce ne fût que des hommes, elle me répondait que c'était comme ça. Les femmes n'étaient pas intéressées. Je la savais tellement naïve et

emportée par ses propres ressentis que j'avais du mal à voir que je me faisais rouler dans la farine. Quand elle rencontra Blaise, c'était aussi pour l'aider à aller mieux dans sa vie.

— Fais gaffe au transfert, à force d'entrer dans l'intimité des personnes, tu vas retomber amoureuse !

Je clamai dans le désert.

Un jour elle me dit qu'elle avait embrassé Blaise.

— Mais, rassure-toi, c'est un simple élan, je sais ce que je fais et je sais jusqu'où je peux aller !

Je n'en pus plus. Elle dépassait les bornes. Aussi, à contre cœur, je décidai de prendre les devants en lui disant que je rompais notre relation. Je lui demandai de me restituer tous mes livres pour que cette rupture fût nette. Je me rappelle, c'était un midi au café... Elle se leva d'un bon, l'air renfrogné, vexée et dit en s'en allant avec une surprenante tristesse dans la voix : « T'as tort. Il n'y a qu'avec moi que tu t'entends bien ! » Je restai là, en plant, saisi par la profondeur de ce que je venais d'entendre. Il y avait beaucoup d'amour dans ses paroles. Je l'avais toujours su qu'il n'y avait qu'elle avec qui je m'entendais bien. Je me demandai si je n'avais pas été trop loin. Léa m'aimait, elle essayait de me le dire. Cette phrase résonne encore dans ma tête et dans mon cœur à une profondeur inouïe.

Mais alors, c'était quoi cette histoire avec Blaise ? je m'étais peut-être trompé. Il n'était pas trop tard. Le lendemain, je tentai d'effacer mes paroles en lui disant que je ne pouvais pas la quitter. C'était vrai, j'avais encore une fois forcé ma nature. Je me disais que c'est impossible de rompre soi-même une relation avec une femme qu'on a toujours envie de prendre dans ses bras.

Léa foutait le camp. Elle m'échappait, je n'arrivais plus beaucoup à la voir. Je pensais qu'elle voulait que je lui donne des garanties d'engagement, je pris le téléphone et lui déclarai sans préambule, ça devenait urgent :

— J'ai décidé de vivre avec toi et tes enfants, qu'est-ce que t'en dit ?

La nouvelle lui coupa un peu le souffle. Je croyais vraiment qu'elle n'attendait que ça de ma part. Je sentais que ça lui faisait plaisir. Elle répondit avec émotion :

— Je suis surprise, laisse-moi un peu de temps pour te répondre.

L'affaire était dans la poche. C'était une question d'heures, une simple formalité, une coquetterie féminine pour faire haleter le prétendant.

Quelques jours passèrent.

Puis elle vint me voir dans mon bureau et y lâcha une bombe de simples mots :

— Je ne veux plus de relation amoureuse avec toi.

Je m'effondrai en sanglots, je ne m'y attendais pas du tout. J'étais anéanti. Furieux aussi, car dans ce qu'elle venait de dire, il y avait encore une ambiguïté, un non-dit dont elle avait le secret. Elle ne voulait plus de relation amoureuse mais elle voulait quand même garder mon amitié, ma présence auprès d'elle pour l'aider à cheminer avec son nouveau compagnon. De nouveau, je me sentais nié, piétiné, je me sentais trahi. Elle n'avait aucun égard pour la souffrance que j'éprouvais, pour l'amour que j'avais pour elle. Pour elle, c'était simple : il suffisait de dire pour que les choses soient entendues. J'entrai dans un profond chagrin.

*

— Léa, j'avais besoin de te rencontrer aujourd'hui. Je t'aime toujours tu sais. J'ai envie de renouer avec toi. Tu me manques.

Elle était de nouveau devant moi. Deux ans sans la revoir, sauf de loin. Les traits de son visage s'étaient creusés. Elle paraissait fatiguée. Elle avait de nouvelles lunettes, plus épaisses, ses cheveux étaient longs et dans tous les sens. Je préférais quand ils étaient plus courts. Elle posa ses lunettes sur la table et son visage devint plus doux.

— Je veux bien renouer avec toi, mais tu sais j'ai des impossibilités. Je ne peux pas aller au-delà de rencontres amicales.

D'un coup, j'eus mal aux tripes. Comme l'impression d'avoir reçu un coup de poignard dans le ventre, mais je poursuivis quand même.

— Je sais. Mais écoute-moi !

— ...

— Ecoute, c'est important pour moi que tu entendes ce que je vais dire. C'est important, tu sais ! J'ai fait un rêve et tu es concernée.

— ...

— Voilà, j'explique. Pendant ces deux années, j'ai cherché à te remplacer. Et, avec chaque femme rencontrée, j'ai revisité ce pourquoi je me suis marié avec Françoise, cet atavisme, cette sorte d'oubli de soi qui fait que je suis toujours tenté de m'engager avec des femmes qui ne me plaisent pas plus que ça. Avec celle que j'ai fréquentée, il n'y a pas longtemps, je sentais que je m'engageais dans quelque chose qui allait vite me dépasser. Elle me correspondait bien mieux que Françoise, mais je m'embarquais dans une histoire similaire. Je voulais donc avoir de quoi peser sur ma vie. Alors un soir, je me suis concentré fortement sur ce qui m'avait fait t'aimer pour en faire des critères de choix que je ne puisse oublier ni contester le moment venu. J'y suis parvenu. Et le lendemain matin, j'eus un rêve. Une femme vêtue d'une peau d'oiseau sous un frêne. J'ai reconnu Freyja sous la ramure d'Yggdrasil, la fille d'Odin, déesse de l'amour. Elle avait les traits de ma tante, une femme qui m'aimait profondément quand j'étais petit. Je l'aimais aussi. Elle me disait en parlant de toi : « Elle va revenir avec toi, soit patient. Elle est partie loin de toi pour faire ses expériences, mais elle reviendra. » Et je disais : « Non, ce n'est pas possible, elle ne reviendra jamais. » Je n'y croyais pas, Léa. Je te promets, je n'y croyais pas jusqu'à ce que j'observe ce rêve consciencieusement et que je le range parmi les rêves prémonitoires. Oui, Léa, ce rêve a une structure identique à celle des rêves que j'ai vu se réaliser.

— Abel, je ne veux pas que tu espères ! Je suis bien avec Blaise, je suis amoureuse. J'ai toujours plein d'interrogations, c'est vrai. Beaucoup de recherches sur la vie mais mon sentiment pour lui est profond...

— ...

— ...et puis, j'ai un projet de vie.

Elle se leva et pris congé de moi. Elle était pressée. Elle avait dépassé son temps disponible. Je n'avais pas tout dit. Elle allait être en retard pour son travail et je revécus là une situation de « pas assez » que je connaissais bien quand nous étions ensemble : se voir entre deux portes, au boulot, dans un milieu qui ne se prêtait pas aux rencontres.

Pendant ces deux années où j'avais cherché soigneusement à éviter Léa pour mieux l'oublier, je m'étais senti mieux au travail. Comme je n'étais plus avec elle, je me tournais vers mes collègues. Et je poursuivais mon travail artistique malgré tout le temps que je consacrais à ma quête de compagne sur le Net.

Mon livre fut publié à compte d'auteur. J'étais trop vieux pour intéresser un éditeur. Je rencontrai des lecteurs ravis. J'entendis même le mot « talent » dans ces rencontres. J'eus le sentiment d'avoir enfin trouvé ma place. Ça me donna des ailes. J'eus envie de montrer tout ce que je savais faire et j'affichai dans mon bureau une dizaine de photographies. Ensuite les

choses s'enclenchèrent toutes seules. Des besoins nouveaux pour le service, des photographies et des textes poétiques pour présenter le patrimoine régional, un poste vacant, c'est ainsi que je quittai ma tenue de larbin pour celle d'infographiste.

*

— Merci d'être venue, Léa, je voulais te voir pour t'interroger sur notre relation.

— A quoi bon revenir sur le passé, Abel ! Racontes-moi plutôt ce que tu fais en photographie, ça m'intéresse.

— Oui, mais plus tard ! Je ne suis pas bien, Léa ! Je t'aime toujours et je n'arrive pas à faire le deuil de notre relation. Ça me bouffe la vie ! Je veux tourner la page. Alors laisse-moi t'interroger !

—...

Je savais ce que j'avais à lui demander, j'avais préparé mes questions.

— Qu'est-ce que Blaise a que je n'ai pas ?

— Il est attentionné.

— Je me doutais qu'il s'agissait de cela. Pourtant tu n'aimais pas trop les gens attentionnés ?

— Non, je crains toujours un peu de me faire enfermer, mais avec lui, je me suis habituée et j'ai découvert que je pouvais être attentionnée moi aussi sans que cela me coûte.

— Moi, j'étais bien avec toi parce que tu disais que tu n'aimais pas rendre service. Ça me déculpabilisait. Je pouvais enfin m'autoriser à être moi-même sans risquer de faire fuir. En quoi n'étais-je pas attentionné ?

— En revenant au travail après un week-end, je t'avais dit que tu m'avais manqué. Toi, tu t'étais empressé de me dire que moi, je ne t'avais pas manqué. Et tu avais insisté.

— Je ne me souviens pas de ce week-end précisément. Mais je vois ce dont tu parles. J'éprouve en ce moment un léger sentiment de culpabilité que je connais bien. Un genre de « t'es égoïste, tu ne penses qu'à toi ! », ou bien « t'es insensible, tu ne sais pas aimer ! ». C'est vrai que parfois, le week-end tu ne me manquais pas. Je croyais naïvement que ma phrase serait comprise de toi parce qu'elle représente bien une réalité aisément explicable. La suite de cette phrase aurait pu être : « tu ne m'as pas manqué car j'ai passé une bonne journée vendredi avec toi et j'ai vaqué à mes occupations tranquillement, nourri par toi », ou bien : « tu ne m'as pas manqué car je repense tout le temps à toi durant les week-ends et j'ai plaisir à te revoir le lundi ». Ce qui est VRAI, mais que je ne te le disais pas, tellement la chose me paraissait évidente.

— Non, Abel ! Une phrase plus complète n'aurait rien changé. Je voulais simplement que mon sentiment soit accueilli. Et toi tu ne voulais pas que je te dise que tu m'avais manqué.

Nous restâmes un moment silencieux, le temps de voir ce que ces paroles faisaient en moi.

— Puce, en repassant le film lentement, je crois percevoir ce qui se passe. C'est une habitude pour ne pas ressentir de malaise. Quand j'entends « Tu m'as manqué », d'un seul coup je me sens pris en défaut de ne pas ressentir la même chose que toi, alors je recouvre ça très vite par une explication, une justification pour planquer mon malaise. Je ne vois pas ton témoignage de tendresse. Pour moi, c'est une demande affective qu'il m'est impossible de combler et je prends peur.

— Faut que j'y aille, maintenant, je suis en retard, dit-elle en se levant de table. Nous étions à la cantine.

Elle n'avait pas écouté. Elle était pressée. C'était pratique pour ne pas entendre l'aveu des justifications dont j'étais bardé, moi aussi, pour dissimuler mes peurs. Des fois que ça la renvoie aux siennes, à la « salope » qu'elle planquait toujours derrière des arguments de poids finement ciselés. Elle n'avait pas manqué de me les coller sur le dos pour me rendre responsable de son départ et ainsi s'accorder le droit de me quitter, blanche comme neige, pour recommencer son cirque avec un autre. Je voulais lui dire combien elle fuyait mais, puisqu'elle partait et du fait que ça faisait longtemps que nous n'avions mangé ensemble et que nous serions encore un bout de temps sans nous rencontrer de nouveau, je choisis d'entendre de sa bouche des choses agréables.

— Une dernière question avant de partir. Est-ce que tu m'as aimé ?

— Pourquoi ? T'en doutes ?

— Non, je veux simplement te l'entendre dire.

— Oui, je t'ai aimé.

Je suis resté là, dans mes pensées tandis que Léa disparaissait. J'étais idiot. Je venais encore de céder à un truc ancien et ce truc venait de me piéger. Pour rétablir la vérité, j'ai prononcé tout bas :

— Non Léa, je n'en suis pas sûr du tout...

Mon esprit fluctua de nouveau. Des doutes...encore... N'avais-je rien compris ? Ne venait-elle pas de me donner une preuve de son amour passé en me redisant que je lui avais manqué le week-end ? Et moi qui lui en redemandais !

Et puis zut, alors ! J'ai quand même le droit de préférer qu'on me dise qu'on m'aime en disant « je t'aime » plutôt que « tu m'as manqué », non ?

— Léa, si tu m'avais dit le plus simplement du monde : « Abel, je t'aime tu sais ! » n'eût-ce pas été plus facile, plus compréhensible pour moi ?

Le lendemain au téléphone :

— Léa, ça y est ! Je ne souffre plus de ton départ. D'avoir causé avec toi, ça m'a fait du bien. Et puis j'ai fait un rêve : une femme m'apprenait à jouer de la flûte à bec.

— C'est drôle, moi j'ai fait un rêve dans lequel je joue de la guitare!

— Tu sais ce que ça veut dire ?

— Bah, la guitare, c'est la femme non ?

— Et la flûte, l'homme, bien sûr ! Mais ça veut dire que nous venons d'acquérir une part d'être supplémentaire qui est de l'ordre du charme féminin pour toi et masculin pour moi.

Je venais de raccrocher. Un goût de retrouvailles qui s'effiloche et qu'on veut maintenir malgré tout...

Une histoire de rêve. Pourtant Dieu sait s'ils nous ont fait avancer, les rêves ! Enfin moi. Pour Léa, à présent j'en doute. Une histoire de rêve pour rien. Une interprétation bien intelligente pour meubler le vide qui s'était installé entre nous et que je n'avais pas su combler...

Je m'étais cru délivré de mon chagrin, c'était juste le répit dû à l'entrevue.

*

Abel et Léa. C'est drôle, son nom est le reflet du mien. J'ai longtemps cru que nous étions pareils tous les deux, miroir l'un pour l'autre. J'ai seulement un B en plus. Le B, c'est « Beth » en hébreu et ça veut dire : la maison. Abel est la maison où Léa habite.

« Non, Léa, nous ne sommes pas pareils ! »

Elle m'avait claironné un jour que je me posais la question des sentiments : « Bienvenue dans le monde du sentiment, Abel ! » histoire de fanfaronner, de me faire la nique parce que, bêtement, la peur de passer encore pour un être froid et insensible me faisait douter de ce que je ressentais.

Non, Léa et moi, nous ne sommes pas pareils.

Elle est partie parce que je ne lui ai pas donné ce qu'elle réclamait. Léa ne savait pas ce qu'elle voulait et elle m'en voulait de ne pas le savoir à sa place. Moi, je ne serais jamais parti. J'aimais Léa, je voulais qu'elle sorte du marécage affectif dans lequel elle baignait depuis l'enfance. Je n'avais donc pas fini mon boulot. Elle avait tellement peur de blesser son mari en demandant le divorce trop brutalement qu'on y était allé doucement. Huit années. Et en quelques semaines, elle divorça de lui pour aller vivre avec Blaise.

« Tu sais, Abel ! Maintenant je sais demander à l'autre ce dont j'ai besoin. C'est toi qui me l'as appris ! » Elle m'avait dit cela pleine de gratitude, un jour, il y a deux ans déjà. Belle goujaterie féminine, innocente, parfaitement indolore comme toutes les autres. Mais la plus belle, c'était trois mois après m'avoir quitté : « Trois mois sans faire l'amour ? je ne sais pas comment tu fais, moi je pourrais pas ! » D'autres encore viennent s'enfiler au fil de ma pensée comme autant de perles sur un collier... Je suis surpris. Je ne pensais pas qu'il y en avait tant.

La « salope », ce démon dont elle avait si peur, avait détruit l'amour qu'elle avait pour moi ; il n'était pas là de la quitter !...

J'ai posé mon manuscrit sur le banc. Le pollen des arbres se dépose en fine peau jaune sur l'eau des bassins du Jardin des Plantes, éphémère banquise qu'une risée craquelée et fait couler. Douceur de la vie, caresse du temps qui passe. Des femmes poussent des landaus. Des enfants jouent...

Une petite fille avec de courtes tresses blondes met un bateau à l'eau : coque à clins pincée aux deux bouts, l'un finit en volute, l'autre en dragon ; voile carrée, rayée blanche et rouge, des boucliers sur les bords. Elle le pousse vers le milieu du bassin. Il se dandine, prend le vent, vire, penche, se redresse et s'immobilise...

An huit cent vingt. Treize esnèques abordent la Baie de Seine. Une troupe de Vikings débarque pour un raid. Face à la garde du rivage, ils sont obligés de rembarquer précipitamment. Cinq d'entre eux restent morts sur la berge.

An huit cent quatre-vingt-cinq. Sept cents esnèques font le siège de Paris.

An neuf cent onze. La Seine est devenue une autoroute à Vikings. Pour limiter les pillages, Charles le Simple signe le traité de St Clair sur Epte. Rolf, jarl de Rouen, devient duc de Normandie.

An deux mille six. J'ai décidé de porter le prénom d'Osbern, l'Ours des Dieux, plus proche de ma nature, comme mon père le voulait.

L'Ours des Dieux n'est pas attentionné. C'est ce que croyait Léa. Si les gazelles comme elle, peuvent lui sauter sur le ventre sans craindre de lui faire mal, ce n'est pas une raison pour croire qu'il est insensible...

Je reprends mon manuscrit.

Pas attentionné, quand j'y pense !... Elle me sort ça après toutes ces années que j'ai passées à l'écouter, à l'aider à sortir de sa petite vie étriquée, à revenir sans cesse sur ses petites peurs,

ses questionnements, à lui donner foi en elle-même... Je l'ai fait, parce que je croyais en elle, en son intelligence perspicace, en sa finesse de perception et je crois toujours en elle. C'est une femme douce et sensible, mais j'ai sous-estimé sa profonde immaturité affective et son orgueil. Les attaques de Léa étaient autant de demandes d'attention déguisées que je n'ai pas su reconnaître à cause de « l'insensible », ma honte d'enfant. Je confondais mon sentiment et ma sensibilité. J'aimais Léa et comme l'enfant en moi me faisait douter de ne pas l'aimer assez, je me forçais à l'aimer plus encore. Se forcer à aimer... signe qu'elle a pris inévitablement pour du désamour. Et son démon s'est engouffré dans la brèche...

Moi, je ne voyais rien de ce jeu de destruction inconscient. Au lieu de m'opposer aimablement, je demandais à Léa sa compréhension, en revendiquant quelque chose comme : « J'suis comme ça, comprend moi, c'est pas ma faute ! » ; je quêtai des miettes de son amour, ce qui ne faisait que jeter de l'huile sur le feu...

Pour en finir avec mon chagrin, je veux remettre à Léa ce qui lui appartient. Il en vient des choses...

« Te rappelles-tu Léa ?...Non, je m'adresse pas à Léa qui est avec un autre homme, elle ne m'entendrait pas, elle dirait que c'est de l'histoire ancienne, qu'il est vain de revenir la dessus, je parle à celle qui est dans mon cœur... Te souviens-tu de l'été avant que tu partes ? Trois jours à marcher ensemble sur les grèves du Cotentin et deux nuits à bivouaquer au creux des dunes, les seuls jours et les seules nuits de notre vie conjugale. A la fin d'une matinée, nous étions arrivés sur une plage immense et peu fréquentée entre Carteret et Portbail, le soleil, la vaste étendue de sable lisse et dur, l'odeur de la mer, m'avaient donné envie de te faire l'amour. Nous venions de nous câliner sur la vaste plage, protégés des regards par la distance, quand, à brûle pourpoint, tu m'avais dit : « Ça fait quatre heures que j'en ai envie ! » Je t'avais répondu honnêtement que je ne le savais pas. Pleine de colère, tu avais ajouté : « Tu devrais le savoir quand j'en ai envie ! » Et pointant ton doigt sur une silhouette masculine au loin, tu avais poursuivi, vindicative : « Toi tu ne le sais pas, mais lui là-bas, il le sait ! » J'étais devant toi comme un rond de flan, ne sachant plus très bien quoi penser. Je n'en fus pas blessé. De toi, c'est fou ce que j'ai accepté. Pour une telle parole, bien des hommes t'auraient retourné une gifle. Mais futée, si j'avais été un homme à gifles, tu m'aurais craint et ce genre de chose ne serait jamais sorti de ta bouche... Je n'aurais pas aimé ça, que tu me craignes !

Te souviens-tu ? le premier soir au bivouac, alors que j'étais vanné avec un mal de dos terrible, tu m'avais fait une scène parce que je n'étais pas en état de m'occuper de toi. Je ne t'en ai jamais voulu. Plus tard, éclair de lucidité, tu m'avais dit que tu aurais pris des précautions pour que l'étape fût plus courte afin que je pusse m'occuper de toi. J'avais beaucoup apprécié cette attention en train de naître. »

Sur le banc, j'en noircis des feuilles !... La petite fille court vers l'autre côté du bassin pour reprendre son drakkar qui vient taper du museau dans la bordure en ciment. A plat ventre sur la bordure, elle se penche, saisit l'embarcation, la fait pivoter et la relance vers le large. Elle se relève ; la manche de son chandail, trempée, dégouline...

Je voudrais m'arrêter d'écrire, je voudrais que mon récit soit enfin terminé pour le poser une ultime fois. Je ne peux pas. Pas encore ! Quelque chose de Léa affleure et réclame attention. Son parfum de légèreté si attachant. Il sourd. Il vient de loin, de très loin... L'ai-je ressenti avec une telle intensité en sa présence ou est-ce la résurgence d'une impression subliminale ?...

A Portbail, c'était la fin de nos trois jours ensemble, nous rêvions d'une vie vagabonde en mer, nous réfléchissions à comment traduire les couleurs des paysages, les textures et matières des estrans quand je sentis naître une contradiction en moi. Lorsque j'éprouve des sensations,

je n'ai aucunement besoin de les traduire dans une créativité artistique. C'est quand je ne les ai plus que j'essaie de les revivre par le truchement de la créativité. Alors pourquoi essayer de les revivre ? Autant continuer d'éprouver des sensations. Elle avait dit : « Moi, j'aime faire des choses artistiques, ça ne me coûte pas de m'y mettre quand j'ai du temps devant moi. Mais je préfère vivre et éprouver des sensations dans le paysage marin. Il y a une chose dont je suis sûre, c'est qu'au bout d'une longue période à éprouver la mer et la vie vagabonde, l'envie de créer viendra toute seule. » Elle avait ajouté : « Ce sera la même chose pour toi, tu sais ! »

Cette légèreté fluidifiante venait dissoudre mes crispations, mes blocages, mes vues trop étroites de la vie. Elle avait raison. Les deux choses ne s'opposent pas, elles prennent place naturellement comme un battement de pouls : un moment pour éprouver, un autre pour restituer ; en prenant plaisir à restituer et non pas pour combler le manque de sensation.

La fillette est passée à un autre jeu. Elle coule le bateau Viking. Les farouches guerriers, collés sur leurs bancs ne disent rien. Elle le ressort plein d'eau, l'élève à la hauteur de son visage et, tout doucement, elle s'en verse le contenu sur les pieds. La mère s'affole et menace de rentrer...

« Tu vois Léa, je parviens même à créer et à éprouver en même temps : écrire pour raconter notre histoire, si belle malgré tout, et goûter cette douce journée au Jardin des Plantes. »

Ai-je encore des choses à remettre à Léa ? Non, cette fois-ci, je crois bien que c'est fini. Pourtant une chose me vient encore. Elle n'appartient pas à Léa. Il s'agit de ma part. Et je tiens à prendre ma part...

« Ma peur de ne plus rien ressentir pour toi, Léa, une fois que nous serions installés dans notre appartement, pour la conjurer, je voulais y aller progressivement. Je ne voulais pas forcer ma nature comme je l'avais toujours fait, — c'est de la contrainte que je m'inflige que naît l'insensible, je le sais à présent — j'avais dans la tête que tu t'installes la première, je serais venu ensuite... Je me rends compte que c'était stupide. Tu ne pouvais le prendre autrement que comme un manque d'amour envers toi. Ce n'était pas une frilosité, pourtant ! C'était tout simplement une attention à moi-même pour ne pas me retrouver figé, les premiers temps de notre ménage. Plus tard, j'aurais su me dégeler et regagner tout mon sentiment pour toi. Tu sais, c'est pénible de se retrouver insensible devant la personne qu'on aime le plus au monde ! Pour moi, ça ne faisait aucun doute que j'allais m'engager avec toi, j'avais juste besoin d'y aller progressivement. J'aurais dû te le dire, à la manière dont je le fais à présent. Nous aurions parlé longuement, nous aurions pris en considération ces peurs qui viennent de l'enfance et peut-être même d'avant. J'avais besoin de ton parfum de légèreté pour délivrer mon âme, j'avais besoin de ta compréhension, de ta douceur. J'avais besoin que tu me prennes par la main pour franchir le ru que le petit enfant en moi, voyait comme un effrayant ravin... Seulement ça ! »

Je crois bien que le tri de mes douloureuses affaires de cœur est à présent achevé. Puis-je en conclure que la douceur qui pénètre mon cœur annonce la fin de mes tourments ? Annonce-t-elle aussi la fin de mon histoire avec Léa ? Cette fin serait-elle douce comme ce premier soleil de printemps, douce comme les mains potelées des petits enfants qui jouent, ou plutôt comme une entrée en convalescence après une longue maladie ?

Solweig hurle et trépigne, les fesses parmi la poussière de l'allée. Sa mère veut rentrer et le bateau de la fillette est au beau milieu du bassin. Elle consent à aller le chercher. Elle se déchausse. La petite se calme...

Que reste-t-il des Vikings autre que des figurines collées sur un jouet d'enfant ? Osbern, quand j'y pense, c'est un prénom beaucoup trop dur, impossible à porter de nos jours ! J'y ai cru pourtant, l'espace de quelques heures...

Le vent se lève à cramponner mes feuillets. La dernière page s'agite, soubresaute et se tourne d'un coup. Je voulais écrire le mot « FIN ». Je n'ai pas pu. Le vent en a décidé autrement.

La fraîcheur me saisit aux épaules avec le soir qui tombe. Je rassemble mes pages, je glisse le manuscrit dans la mallette qui me sert d'écritoire, puis je me lève...

La promesse au sortir du Panorama. Le torrent des comportements ataviques, des oublis de soi et des... qui balaie tout, fait échouer et laisse transi sur le bord. Il y a un pont, maintenant, au-dessus du torrent. Puis-je le franchir en sifflotant ? J'ai les jambes un peu molles, mais ça ira...

Des enfants au bras de leur mère rechignent à partir. Solweig sort du jardin en souriant, puisqu'elle a la promesse d'y revenir.

Revenir. Le rêve dit que Léa va revenir, mais il ne dit pas quand. Le rêve ne dit rien d'autre que ce qu'il dit.

Un rêve bien encombrant. J'eusse préféré ne pas m'en souvenir au réveil. Comment poursuivre ma vie, engager une autre relation, un autre amour avec dans le coin de ma tête, une telle promesse ? En oubliant Léa, peut-être ? Ou bien en oubliant le rêve pour ne pas oublier de vivre en restant figé dans l'attente.

*

J'avais fait de mon mieux pour oublier Léa, mais oublier de vivre ? Impossible ! La vie venait de s'imposer à moi d'un coup. J'étais furieux. « Bon, Dieu ! Ils ont osé, les salopards !... » Abasourdi, je devenais grossier.

Je sortais de chez le secrétaire général. Au lieu de continuer à faire l'infographiste à la Culture, on me renvoyait aux Impôts, mon administration d'origine. Aux archives, en plus ! J'étais catastrophé. Je ne me voyais pas du tout en train de trier des montagnes de dossiers, de classer, de mettre en boîtes, de mettre en rayons, toute la journée, au sous-sol de la Cité. Et sans voir le jour ! C'était un enterrement de première classe. Il ne fallait surtout pas que j'aie dans ce trou-là si je voulais rester en bonne santé.

C'était les conséquences de l'application des directives gouvernementales visant à réduire les dépenses de l'état et l'on restructurait avec une concertation qui cachait mal le peu de considération que l'administration avait pour son personnel. Une parodie, en somme. Je voulais continuer de faire du graphisme et j'avais fait une contre-proposition en postulant sur deux postes vacants. L'un de ces postes était dans le service où travaillait Léa. Je ne l'avais pas fait exprès, ces deux postes de graphiste étaient les seuls qui m'intéressaient. Puis j'avais été voir les syndicats. J'étais tellement écœuré que je m'étais syndiqué immédiatement. Je devais me battre si je ne voulais pas finir déprimé, à trier des archives et n'avoir comme ressource pour ne pas crever que des arrêts maladie à répétition.

Léa n'était pas touchée par la restructuration. Je ne la voyais que rarement, juste au détour d'un couloir. Malgré un regard que je n'appuyais pas, je percevais quelques changements. Elle

semblait fatiguée, les traits tirés, vieillie. A l'observer à la dérobée, j'avais remarqué qu'elle avait de nouveau une attitude étriquée, coincée dans sa vie comme au premier temps de notre rencontre.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis son départ et les deux dernières années, on ne s'était pas adressé une fois la parole. J'avais poursuivi un peu une brève relation épistolaire unilatérale. En trois lettres, je lui avais remis ses goujateries et les images qu'elle avait projetées sur moi. Ainsi, avais-je mis un terme à ma souffrance et je ne prêtais plus attention aux signes qui eussent pu annoncer son retour. D'ailleurs, avais-je toujours du sentiment pour elle ? Je n'en savais rien. J'aimais toujours la Léa que j'avais dans le cœur, mais ne sachant rien de ce qu'elle devenait en réalité, il m'était bien difficile d'imaginer ce que pût être un nouvel amour avec elle. Avec ou sans elle, j'avais toujours envie d'un nouvel amour. Je regardais, encore un peu, sur Internet les listes de femmes qui défilaient sur les sites de rencontres mais jamais, jusqu'à aujourd'hui, je ne fus attiré par l'une d'entre elles. Je vivais toujours avec Françoise. Nos vies étaient séparées. Nous habitons une maison coquette dont nous étions propriétaires, le quartier était calme. Alors à quoi bon divorcer si c'est pour aller s'enfermer seul dans un appartement en ville avec un loyer trop cher pour tout simplement attendre ce nouvel amour ? Viendrait-il plus vite ? Je n'en étais pas persuadé. Pour l'heure, mes préoccupations et mes angoisses à l'idée de finir ma carrière dans un trou avec une ambiance pourrie ne laissaient pas de place pour penser à un nouvel amour.

*

La lutte avait été difficile. L'administration s'était dépêchée de nommer quelqu'un sur le poste de graphiste que j'avais mis en premier choix sur ma demande de mutation. Maintenant, je me battais pour le second poste, celui dans le service où Léa travaillait. En attendant, j'avais été contraint de prendre celui des archives et mes tendinites s'étaient ravivées comme prévu au point de ne plus pouvoir écrire. Je m'arrêtais en maladie à tout bout de champ. Je n'étais pas au mieux de ma forme quand je reçus mon arrêté d'affectation : j'étais muté au service communication des Impôts, celui où Léa travaillait.

Mon bureau est au même étage que celui de Léa. Mon chef m'avait présenté aux agents du service. Il m'avait présenté à Léa. Elle avait rougi. Pour cacher son trouble, elle avait pris les devants. Elle avait dit : « On se connaît ! » La dessus, j'avais rétorqué : « On s'est connu ! » Ouf ! je n'avais pas flanché. J'avais réussi à garder une distance, celle que je m'étais promis de garder sans toutefois l'ignorer ni retomber dans l'intimité d'avant.

Son bureau donne sur le palier, face aux ascenseurs. Je la croise forcément. Quand nous sommes avec d'autres, il n'y a pas de problèmes, les discussions sont vagues, impersonnelles et puis, comme je venais d'arriver, avec mes collègues, nous n'en étions pas encore à nous balancer des vanes et Léa se taisait.

Le moment de nous retrouver seuls arriva. C'était un midi. J'arrivai par le couloir d'en face, la porte de son bureau était ouverte quand je la vis : elle fermait son sac et se préparait à sortir. Un moment, j'hésitai. Devais-je faire tout pour l'éviter, faire semblant d'avoir oublié quelque chose, m'arrêter pensif en fouillant dans mes poches et faire demi-tour pour lui donner le temps de passer devant moi afin de nous ignorer ?

L'attente de l'ascenseur fût longue et pénible. Nous avions les yeux rivés sur les numéros d'étage qui s'affichaient au-dessus des portes. Laquelle allait s'ouvrir ? Je regardai le plafond, histoire de changer un peu. L'attente se poursuivait. J'inclinai la tête et du coin de l'œil, j'observai Léa. A présent, elle avait le visage tourné vers ses chaussures comme si elles fussent douées d'un attrait particulier. Elle fit jouer ses doigts de pied au bout de ses espadrilles à talons et à lanières blanches puis elle leva la tête brusquement. La porte de l'ascenseur de droite était en train de s'ouvrir. Elle s'engouffra dedans. Je la suivis. Elle appuya sur RDC, puis c'est tout. Elle aurait pu me demander si j'allais moi aussi au rez-de-chaussée. Elle se tint le long de la paroi près des boutons de sélection d'étage, les yeux rivés sur ses chaussures. J'allais au rez-de-chaussée. Elle leva la tête vers le plafond puis retourna à ses chaussures. Elle fit ça trois ou quatre fois. Le temps lui semblait long., je l'entendais soupirer. J'avais pris la résolution de la regarder quoiqu'il arrivât, et je la regardais. Décidément, je n'aimais pas ses lunettes. Elles étaient trop épaisses pour son visage fin. Sa petite jupe vert foncé à volants, trop courte, découvrait ses longues jambes trop blanches : une jupe bonne pour des collégiennes, mais à quarante-six ans !... Elle avait un blouson noir et un sac à dos noir aussi. Non pas un sac à dos pour la randonnée, mais ce qui se fait encore aujourd'hui chez les jeunes, une sorte de sac à main qu'on porte, minuscule, au milieu du dos. Ça me faisait drôle de la voir ainsi accoutrée, comme si elle n'avait pas bougé depuis... presque une quinzaine d'années, la première fois que je l'ai vue. Ses goûts que nous avions cherchés ensemble — elle avait fini par les trouver — avaient-ils disparu ? Il restait sa tignasse rebelle avec un peu plus de cheveux blancs.

Personne n'entra dans l'ascenseur pour la libérer de la pression de mon regard qu'elle savait posé sur elle. Au terminus du rez-de-chaussée, elle sortit la première. Curieuse, elle ne put s'empêcher de me jeter un regard furtif. Plus tard, je la retrouvai dans la queue devant le restaurant administratif. Elle choisissait ses plats avec le plus grand soin. Puis elle alla s'installer dans la salle « A » tandis que moi, c'était la salle « B » pour être avec mes copains de la Culture. Elle avait choisi cette salle de longue date pour n'avoir pas à me rencontrer. Elle respectait ainsi l'attitude que je lui avais demandé de tenir envers moi dans ma dernière lettre : ne pas m'adresser la parole et m'éviter autant que faire se peut. C'était une mesure pour moins souffrir quand je souffrais encore de son départ. Je n'en souffrais plus, elle m'évitait toujours. Elle avait raison. Qu'avions-nous à nous dire qui ne fût déjà dit ? Ce qu'elle aurait eu à me dire ne m'intéressait pas. Par contre, je savais qu'elle aurait aimé savoir ce que je devenais et causer un peu, pour combler sa curiosité, parler de sujets littéraires ou artistiques, connaître mon point de vue sur telle ou telle chose. Ça lui manquait et ça se voyait. Depuis le jour de ma prise de poste, on se croisait très fréquemment ; je la regardais et je ne lui parlais pas.

Au travail, j'avais retrouvé la paix. Je produisais des documents qui mettent en valeur les tâches de la Direction des Impôts afin d'avoir une meilleure image auprès du public ; je mettais en forme les différents rapports d'activités qui facilitent le contact avec les contribuables ; je créais des documents explicatifs pour une meilleure collecte des contributions. Ce n'était pas la panacée, mais pour les années qui me restaient à faire avant la retraite, c'était plutôt tranquille. Le soir, j'avais la tête libre — parfois dans la journée — pour écrire des nouvelles, des textes pour accompagner mes photos et monter mon projet de navigation. Je lorgnais, sur le Net, toutes les annonces de bateaux à vendre, j'avais une bonne idée du marché de l'occasion. Je savais ce que j'allais acheter : un voilier qui remonte sa quille ou sa dérive pour aller poser sur le rivage à marée basse, un bateau qui n'exige pas les équipements d'un port de plaisance pour aller à terre. Je savais où le mettre : Portbail, à l'ouest du Cotentin, l'endroit que j'avais découvert avec Léa. Un port d'échouage dans un vaste décor de sable, de mer et de nuages. A marée basse, on marche au fond du port pour se

rendre à bord. Un long chenal et au loin la mer. Puis les semis de cailloux des Ecrehou, les Iles Chausey, Jersey et les autres Anglo-Normandes à portée d'étrave...

A Portbail, à la fin de notre randonnée, je m'en souviens, elle avait dit : « On fera un labo photo dans le bateau, on naviguera et on fera plein de choses créatives ». Un labo photo dans un bateau, c'était ce genre de naïveté-là qui m'avait fait craquer pour elle. Un « labo » numérique alimenté par des panneaux solaires, une éolienne ou par un groupe électrogène ? Oui. Mais pas la chambre noire avec l'agrandisseur et les cuvettes de produits chimiques. Pourtant, c'est à ce labo-là qu'elle pensait. Elle avait dit son désir, puis elle l'avait oublié... pour Blaise.

*

Nous étions rentrés au petit matin à la Cité. Nous avions les yeux tirés, les pommettes cuites de soleil et les cheveux collés de sel. Nous étions peu enclins à commencer la journée de travail, mais nous étions ravis. J'avais emmené six collègues avec moi ; c'était leur première expérience du large. Ils venaient de passer deux nuits en mer parce qu'ils voulaient voir le jour se lever à l'horizon. C'était une grande virée pour eux. Il y avait Corinne, la grande rousse qui travaille avec Léa ; Chantal, la secrétaire de section ; Henri, mon chef de service, un type sympa ; Edwige, une jeune femme qui venait d'arriver ; Norbert qui s'était joint à nous à la dernière minute, un gars que je ne connaissais pas bien parce qu'il travaillait au fond du couloir que commençait le bureau de Léa, et Michel qui partage le bureau avec moi. Nous étions rentrés au port à la marée de trois heures du matin et nous avons juste eu le temps de sauter dans nos voitures pour arriver à l'heure au boulot. Nous eussions pu rentrer avec la marée de l'après-midi mais ils avaient voulu savourer leur plaisir jusqu'au dernier moment.

J'avais acheté le bateau quatre mois plus tôt. Je l'avais ramené de la Rochelle avec l'ancien propriétaire. C'est un beau voilier rouge et blanc, bien équipé pour la haute mer et la vie prolongée à bord. C'est ce que je voulais, un bateau en aluminium de onze mètres cinquante, confortable. Orion, il s'appelait ! Je l'avais rebaptisé Yggdrasil et j'avais peint de chaque côté de l'étrave, comme deux yeux, un frêne dans un cercle avec sa ramure en haut et ses racines en bas, les demi-cercles liés ensemble par le tronc. Pour moi, ce bateau représentait un accomplissement. Avec lui, je pouvais désormais vivre sur les deux plans de l'être à la fois : la réalité des choses et l'imaginaire, si souvent séparés dans la vie courante ; la terre et le ciel.

En trois sorties, j'avais fait naviguer tous les amateurs de voile du service sauf Léa. A chaque retour, il y avait effervescence pendant la semaine qui suivait : chacun parlait de son aventure, qui confinait parfois à l'exploit tellement ça leur avait plu. J'avais un peu laissé tomber mes anciens copains de la Culture puisque j'étais très sollicité par mes coéquipiers. Il y avait toujours quelqu'un pour partager ma table le midi, souvent c'était tout un groupe, pour continuer de parler de mer, de bateaux. Ah ! comme ils aimaient raconter leurs souvenirs, dire et redire avec gouaille leurs péripéties et imaginer les prochaines sorties.

En août, j'avais organisé une croisière de trois semaines. Il y avait eu des amateurs. Nous étions allés aux îles Scilly, nous avons tapé l'Irlande ensuite, pour revenir par la Bretagne. De cette croisière, nous avons ramené beaucoup de belles photos. Je les avais agrandies, fais des sous-verre. Il y en avait sur les murs de tous les bureaux.

Mon attitude envers Léa n'avait pas changé. Une fois, on m'avait demandé pourquoi je ne parlais jamais avec cette femme qu'on appréciait dans le service. Je n'avais pas pu défiler. J'avais tout raconté. Depuis, tout le monde savait que nous nous étions aimés.

En septembre, elle se manifesta. Elle me fit savoir par téléphone qu'elle voulait me rencontrer. Sans doute en avait-elle assez de se voir reléguée le midi à manger avec les gens que ni la voile ni la créativité n'intéressait !

— Pour quelle raison souhaites-tu me parler, Léa ?

— Je ne peux pas te le dire au téléphone.

En deux phrases elle m'agaçait déjà.

— Si je ne sais pas pourquoi tu veux qu'on se rencontre, je raccroche Léa !

— Je vais mal... J'ai besoin que tu m'éclaires.

— Léa, je t'ai éclairée souvent. Souviens-toi ! et tu n'en as fait qu'à ta tête. Tu es partie, c'est sûrement parce que je ne t'éclairais pas assez. Demande donc à ton compagnon. Il sait mieux que moi, j'en suis sûr !

— Abel, c'est de Blaise que je veux te parler !

— Si c'est de Blaise, alors nous n'avons rien à nous dire. Je n'ai aucunement l'intention d'améliorer votre relation. Tchao !... Et j'ai raccroché.

Le jour suivant...

— Abel ! je suis malheureuse, j'ai tout ce qu'il faut, il est charmant avec moi, toujours très attentionné mais il ne se passe plus rien. Je m'ennuie. On peut en parler un soir ?

Elle avait sorti ça d'un trait au téléphone pour ne pas me donner le temps de l'interrompre et j'avais cédé. Je lui avais donné rendez-vous au Jardin des Plantes. Je venais de poser le combiné, mon cœur cognait dans ma poitrine.

Léa revient, j'en suis sûr... J'avais à peine émis cette pensée que j'en doutais déjà. Elle n'avait pas dit qu'elle revenait, elle avait simplement besoin de mon aide... Qu'est-ce que cela voulait bien dire, encore ?... Le souvenir de ses phrases ambiguës... Avait-elle changé ? Bien des fois j'avais imaginé son retour. Je me voyais en train de tester sa bonne foi en lui tenant la dragée haute, en lui demandant des explications préalables pour m'assurer de sa sincérité... Une sorte de peur de me tromper m'avait saisi. Et pourtant qu'avais-je à craindre ? Rien. Je l'aimais toujours et j'en étais sûr. Je voulais faire ma vie avec elle, mais il fallait aussi qu'elle le voulût vraiment, qu'elle me le dît clairement. Je me préparai à la rencontre.

Le lendemain, sur le chemin, j'avais dans mon cœur une infinie tendresse pour elle et dans ma tête une volonté de ne pas prendre mes désirs pour des réalités ; j'étais déterminé à ne pas laisser passer une seule de ses ambiguïtés.

Je la vis au loin, elle se tenait sur le seuil de la grande grille ouverte du Jardin des Plantes. Elle portait une jupe blanche à pois noirs en tissu léger et un petit blouson noir qui eût été mieux porté avec un jean ; ses longues jambes un peu moins blanches après l'été ; ses espadrilles à lanières blanches. Ces choses charmantes n'allaient pas ensemble. J'eusse voulu aller faire les magasins avec elle.

Un conventionnel bisou et nous entrâmes dans le jardin avec un silence un peu gêné... J'eus envie de lui prendre la main. Je n'osai pas. Peur de me tromper sur ses intentions. Un moment, je me vis en train d'attendre son bon vouloir répétant ainsi une situation ancienne dans laquelle on attend que ce soit l'autre qui prenne la décision à votre place. Puis je me ressaisis : c'était à moi de mener la danse. Je lui pris la main. Je m'attendais à un rejet. Elle se laissa faire. Je croisai mes doigts avec les siens et je me détendis. Je me détendis si bien que j'inclinai ma tête à toucher la sienne. Malgré un soupçon de raideur, elle ne broncha pas.

Il était six heures du soir, déjà les mères remontaient avec leurs enfants les allées que nous descendions vers les bassins. Nous nous assîmes sur le banc, celui où je m'étais assis pour écrire ce que je croyais être la fin de notre histoire. A part un jeune garçon qui pilotait un

voilier avec sa télécommande, nous étions seuls et Léa n'avait pas encore prononcé un mot. Je pris les devants.

— Léa, c'est toi qui m'as convoqué et tu n'as encore rien dit ?

— Non, ça se bouscule un peu dans ma tête et j'attendais que ça se calme pour commencer.

— Vas-y !

— Abel, je ne sais plus où j'en suis. Je croyais que j'étais heureuse avec Blaise et puis tu es arrivé dans le service. Tu as fait exactement ce que tu avais prévu de faire. Tu as acheté un bateau, tu l'as mis à Portbail et tous les gens sympas du service sont devenus tes amis. Je suis jalouse d'eux, tu peux pas savoir ! Ils me racontent les joies qu'ils ont à naviguer avec toi. Ils me parlent de toi avec une telle admiration que...que...

Elle s'interrompit le souffle court cherchant la suite puis, expirant avec soulagement, elle ajouta en hochant la tête : « ... Ils sont fiers de toi, tu sais ! »

— Ils ont l'admiration que tu te refuses d'avoir pour moi. T'es à nouveau coincée parce que la vie que j'ai, t'aimerais bien l'avoir. C'est ça, hein ?... Mais comme tu as choisi Blaise...

— Je voulais que tu sois attentionné envers moi, je voulais que tu saches combler mes désirs. Blaise, lui, il savait me combler. C'était génial. J'étais amoureuse de lui et toi, tu voulais m'en empêcher. Je t'ai haï tu sais !... Ça fait cinq ans qu'on est ensemble. On a une belle maison, il s'occupe de tout quand il est là. J'ai acheté des appareils photos, j'ai fait des photos. Il aimait ça. Il aime ça, mais j'ai le sentiment d'être seule. La solitude s'est installée petit à petit. Plus il est avec moi, plus je me sens seule. J'ai comme l'impression que la femme qu'il aime, ce n'est pas moi. Il admire une image, celle de la femme artiste, intellectuelle. Pour être avec moi, il comble tous mes désirs, mais ç'est pas ça qui m'intéresse. J'ai cru apprendre plus avec lui qu'avec toi. Je me suis trompée...

— Et la photo ? Tes dessins à l'encre ? T'en a fait beaucoup ?

— Non, pas beaucoup... Je me suis fait bouffer par le quotidien : les filles, la maison à retaper, le travail de Blaise complètement décalé. On ne se voit pas beaucoup, tu sais !...

Je restai silencieux, je m'en foutais du boulot de Blaise, je pensais au temps qui s'était écoulé depuis son départ...

Trois ans avec seulement quelques échanges truffés de choses ambiguës qui m'avaient fait espérer et souffrir ensuite, puis deux ans sans rien. Cinq ans en tout ! Tout ce temps pendant lequel, j'avais connu beaucoup de femmes, en espérant tomber amoureux de l'une d'entre elles et oublier Léa, écrit beaucoup et fait des photos, tout ce temps qu'il fallait occuper pour rendre mon chagrin supportable, qu'était-il devenu à présent ? Léa était près de moi, on se touchait, j'écoutais sa respiration proche au rythme changeant qui traduisait une émotion, une pensée fugitive ou profonde, un sentiment qu'elle allait chercher loin ou bien qui affleurerait, j'avais l'impression qu'on ne s'était quittés que quelques jours, le temps qu'elle assimile ce que je lui avais dit sur elle et qu'elle avait violemment refusé...

Elle poursuivit. Tout ce qu'elle disait à présent, je savais déjà. Je savais qu'elle n'apprendrait pas plus de choses avec Blaise qu'avec moi. Je savais qu'elle ne pourrait pas poursuivre ses créations photographiques. Elle était trop peu certaine de son art pour avoir la force de continuer seule. Oui, je savais. Je connaissais Léa bien mieux qu'elle ne se connaissait elle-même.

En l'écoutant, je retrouvais cette présence aux choses fines et subtiles, cette sensibilité que j'aimais tant. J'avais envie de m'abandonner à mon amour retrouvé. J'avais envie de l'embrasser. Je l'embrassai. Elle se laissa faire. Je retrouvais son souffle contre ma joue, le goût de son baiser... J'étais tellement bien que mon esprit ne pensait plus à rien d'autre qu'à la présence de Léa. Mon amour retrouvé... Je pensai soudain à son amour pour moi. Serait-il durable ou bien était-ce la profondeur de l'instant que ne tarderait pas à recouvrir la

profondeur d'un autre instant ? Il ne fallait pas que je me leurre à nouveau. Je m'écartai d'elle et la regardant dans les yeux, je dis :

— Es-tu prête à venir avec-moi ?

— Oui, mon gros ours ! dit-elle en riant de sa voix cristalline.

Je flairais l'ambiguïté ; ma question n'était pas assez claire.

— Je veux dire par là : es-tu prête à quitter Blaise, ta maison, pour venir vivre avec moi ?

— Bah, je ne sais pas, il faut que je réfléchisse !

Elle n'avait pas changé. Pour elle, venir avec moi n'avais pas le même sens que vivre avec moi. Je suis sûre qu'elle s'imaginait encore venir avec moi de temps à autre, au gré de son humeur.

— Je te laisse réfléchir, Puce !

Je me levai du banc sans plus attendre et je pris la direction de la sortie. Sur le bassin, avant de venir cogner la bordure en ciment, le voilier du jeune garçon vira de bord et abattit en grand pour repartir vers l'autre bout du bassin. A sa poupe peinte en bleu, en lettres blanches était écrit son nom : Freyja. J'allai continuer de remonter l'allée quand d'un coup je revins vers le garçon.

— Comment t'appelles-tu ?...

— Bjorn, monsieur !

— Et ton nom de famille ?

— Thoravald, pourquoi ?

— Pour rien.

*

Je tambourine dans la porte : « Lea, dépêche-toi de sortir de là, la mer commence à lécher la coque ! »

— Deux secondes ! Encore deux petites secondes, s'il te plaît Canard ! répond-elle d'une voix douce à travers la porte.

— C'est pour aller débrancher la prise du ponton avant que l'eau ne me passe par-dessus les bottes !

— Tu peux y aller chéri, je n'ai plus besoin de l'agrandisseur. Je suis repassée sur batteries. C'est super, ce que j'ai fait !

Je chausse les bottes en bougonnant. Il faut faire vite, sinon, je suis bon pour y aller avec l'annexe. Yggdrasil est sur le fond du port de Portbail et l'eau monte. Le fil électrique trempe et je n'aime pas ça. J'enjambe le bastingage et descends l'échelle. Quand je pose le pied sur le sable, j'ai de l'eau jusqu'aux chevilles. Faut faire vite, elle monte rapidement à cette heure. Je cours au ponton, grimpe dessus avant de retirer la prise de la borne électrique et redescend pour revenir au bateau. Puis j'enroule le fil sur le touret. Tandis que je fais ça, je pense à la prochaine fois : je tromperai Léa sur l'heure de la marée. Comme ça, je ne serais pas pris de court, risquant de m'emplit les bottes ou bien de me déhaler avec le youyou en tirant sur un câble électrique sous tension. En entrant dans le carré, je trouve Léa lumineuse. Les bras en l'air, elle me tend délicatement un tirage encore humide.

— Regarde ! T'as vu comme j'ai bien réussi ?

Les îles Chausey. Un vieux navire échoué, les côtes de chêne ouvertes comme un berceau dans lequel dors un vieux moteur gelé de rouille à l'imposant volant d'inertie, le squelette

métallique de la barre pointant vers le ciel. Au premier plan, la force des nervures du chêne blanchies par les intempéries, les coulures des clous rongés, les galets polis pris dans un mortier formant lest, les boursouflures de la fonte du moteur. Magnifiques effets de matière. Puis, l'anse de sable doux, les rochers chevelus, au loin les flots scintillants et les milliers d'îles et de rochers qui ne découvrent qu'à marée basse.

— Ton tirage est parfait, chérie ! Tu as su rendre tous les détails sans brûler les hautes lumières, ni boucher les ombres. C'est une photo bien équilibrée et pleine de charme, comme toi, Tite Puce d'amour !

Je ne sais pas comment elle tient dans la cabine arrière d'Yggdrasil. Travailler dans un si petit espace, complètement clos afin qu'aucune lumière ne pénètre, c'est étouffant ! En plus, il faut installer et ranger le matériel à chaque fois puisque cette cabine est aussi notre chambre à coucher...

Un labo photo dans un bateau, j'avais trouvé l'idée naïve venant de Léa. Je pensais que ce n'était pas possible. Elle voulait en faire l'expérience quand même. Elle a tellement insisté que j'ai fini par céder. Ce n'est possible qu'avec un bateau qui échoue sinon, il ne peut rester immobile. Ensuite, on règle la table de travail avec un niveau pour y mettre les cuvettes de produits de traitement. Mais il n'y a que Léa pour pouvoir travailler dans ces conditions. Moi, je ne peux pas. J'ai embarqué mon ordinateur portable avec un logiciel de retouche photos, une imprimante et je travaille dans le carré à la bonne lumière : celle qui filtre par les hublots. Mais j'avoue qu'elle a eu raison d'aller au bout de son idée. Ses tirages sont magnifiques. En plus, elle a dégoté un contrat avec un éditeur de gravures et de cartes postales. Ce qui assure un petit revenu.

Quand je repense à ma vie depuis deux ans... Quel changement ! Je vis enfin avec une femme que j'aime... C'est sûrement évident pour beaucoup de monde mais moi, j'ai dû attendre l'âge de cinquante-sept ans ! J'ai divorcé d'avec Françoise. Elle était malheureuse, la pauvre ! Ensuite, avec le produit de la vente de ma maison, j'ai racheté la part de Blaise dans celle qu'elle habitait avec lui et on s'est installés. Je craignais un peu des difficultés avec ses filles mais non, nous nous sommes tout de suite entendus...

Je me souviens du Jardin des Plantes, quand je l'avais laissée à ses réflexions un peu brusquement à mon goût. Le lendemain, elle venait dans mon bureau : « J'ai fait mon choix, je quitte Blaise et je viens vivre avec toi. » J'avais bondi de ma chaise, je sautais de joie, je l'avais prise par la taille et je sautais et tournoyais avec elle. Elle avait un peu peur de déranger les collègues qui travaillaient, mais ils étaient au courant et ils vinrent avec une bouteille de champagne fêter l'évènement. Léa n'en revenait pas, elle était toute surprise que tout le monde connût notre histoire, mais elle était plus surprise encore de ne pas en souffrir, elle qui ne voulait pas qu'on révélât son intimité. Pour le coup, elle s'apercevait que des gens, qui n'étaient pas des proches, pouvaient l'aimer. Elle en pleurait de joie.

Au Jardin des Plantes, j'avais été clair, direct. C'est ce qui avait emporté la décision. Léa, elle est comme ça. Il faut être clair et précis, sinon elle part sur ses idées ondoyantes ; elles ont une telle force d'attraction qu'elle dévie de son chemin sans s'en rendre compte, et pour longtemps. Cinq années quand même !

Je me souviens, elle n'était déjà plus avec moi, quand ballottée par ses sentiments pour Blaise elle avait dit : « Abel, donne-moi du poids ! » Ce n'était plus le moment de me demander un tel service mais je m'en étais souvenu.

Léa est revenue. Et pour qu'elle reste, je dois lui donner du poids. C'est-à-dire de la ténacité, de la résistance, de la présence à elle-même et de la foi. Elle a besoin de mon poids

comme j'ai besoin de sa légèreté. Le poids sans légèreté fige, coince, empêche ; la légèreté sans poids rend volage, inconséquent, pas fiable.

Le rêve disait que Léa reviendrait. Il ne disait pas quand. Je voulais y croire et ne pas y croire à la fois : ça me rendait fou.

Freyja, la déesse de l'amour, la première des Valkyries, était clémente et bonne. Elle avait un beau collier magique qui s'appelait Brisingamen et portait une peau d'épervier... comme celle que portait ma tante dans mon rêve. On dit qu'elle voyageait dans un chariot tiré par des chats. Les Vikings n'existent plus et pourtant leurs dieux hantent encore nos songes et parfois les jardins des plantes. Comment rendre grâce à Freyja quand son culte a disparu ? Peut-être la vierge Marie la remplace-t-elle ?

J'ai eu du mal à trouver la tombe de ma tante, morte depuis près de quarante ans ; sur le monument à demi enfoncé dans la terre parmi les herbes folles, son nom était presque effacé.

J'ai déposé un gros bouquet de roses rouges.

J'ai dit : « Merci, Tante Freyja ! »

...Et j'ai pleuré.

FIN

REGIS LESAGE

L'ours des dieux n'est pas attentionné

*

Un long cri rauque sortit de ma bouche. Un cri dans lequel j'avais mis toutes mes forces. C'était un hurlement d'incompréhension à l'adresse du ciel, un énorme « POURQUOI? » qui venait de loin. Oh oui, ça venait de loin ! Et je ne me souviens pas d'avoir eu autant de chagrin auparavant. Mon « POURQUOI » ne tint pas toute la durée de l'expiration, alors je le répétais jusqu'à ce que mes poumons ne pussent plus rendre d'air.

Je recommençai plusieurs fois avec la même vigueur, puis je m'arrêtai pour écouter. La chambre était calme, on entendait les bruits familiers de la rue et quelques pies piaillaient sur la pelouse. Je n'attendais pas vraiment de réponse à mon « pourquoi » mais il en vint une quand même. Non pas une réponse en mots comme on a l'habitude d'entendre, mais une certitude silencieuse. Je venais de percevoir en une fraction de seconde que le départ de Léa était prévu, que c'était dans l'ordre des choses, que l'immense peine qui m'était tombée dessus dans l'après-midi avait un sens.

C'était trop tôt pour savoir lequel ; c'était là comme une épreuve à surmonter, une épreuve pour grandir, et de savoir que cela en avait un suffit à suspendre mon chagrin. La douleur s'en alla...

...Deux jours plus tard, le chagrin revint en force et ne me quitta plus de l'été.

Pour faire taire la souffrance qui tenaille Abel depuis que Léa est partie, il lui faut aller plus loin. C'est au prix d'une relecture de son histoire avec Léa et de celle de sa honte d'enfant devant ce qui aurait pu être un drame familial, qu'il trouve la clé qui ouvre la porte de la compréhension de ce qui c'est joué entre Léa et lui, malgré eux.

*

Nouvelle